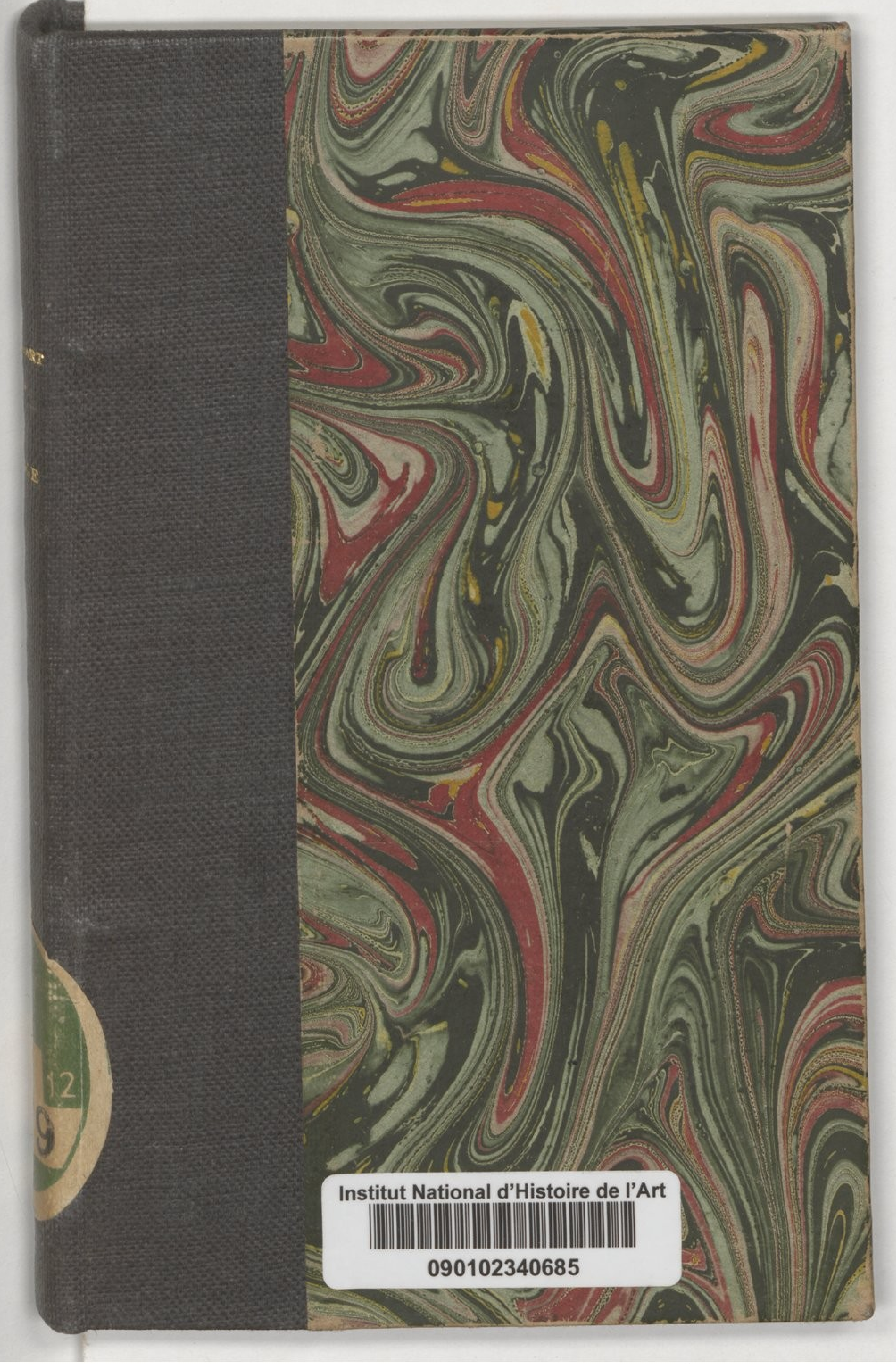
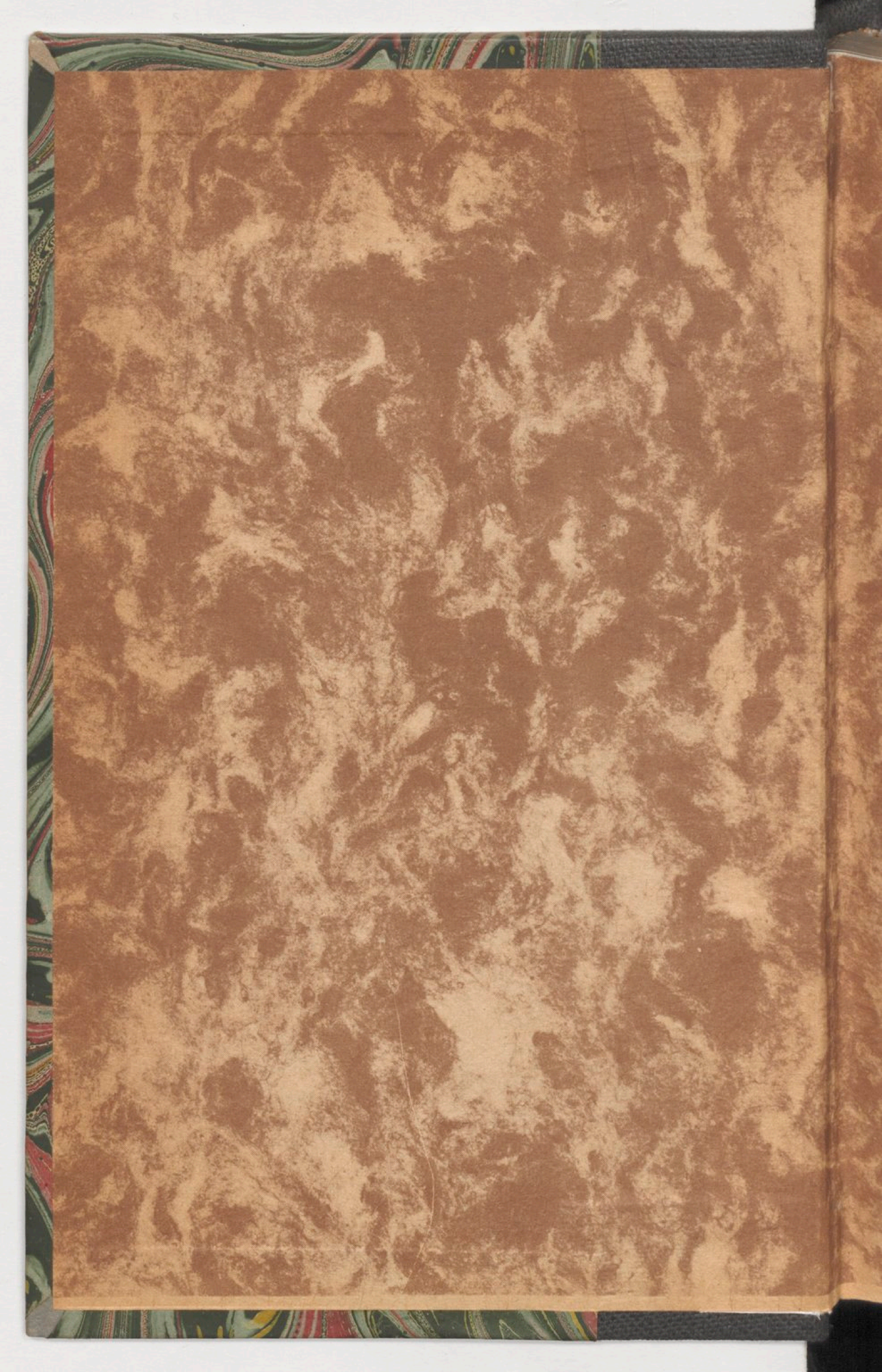
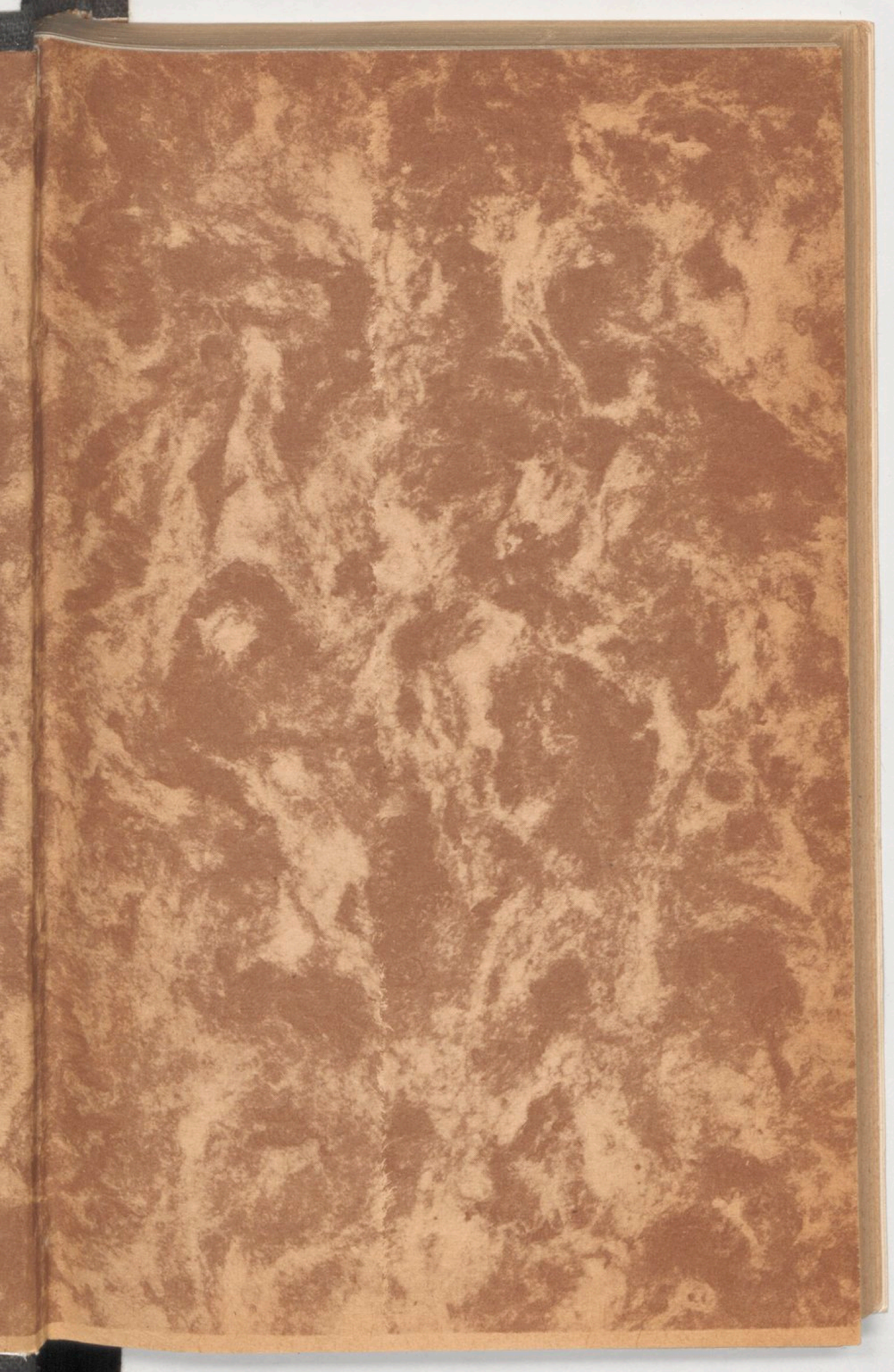
Le Corrège, suivi de notices sur Nicolas Poussin, Pergolèse, Charles de Steuben, par Mme A. Grandsart ["sic"]

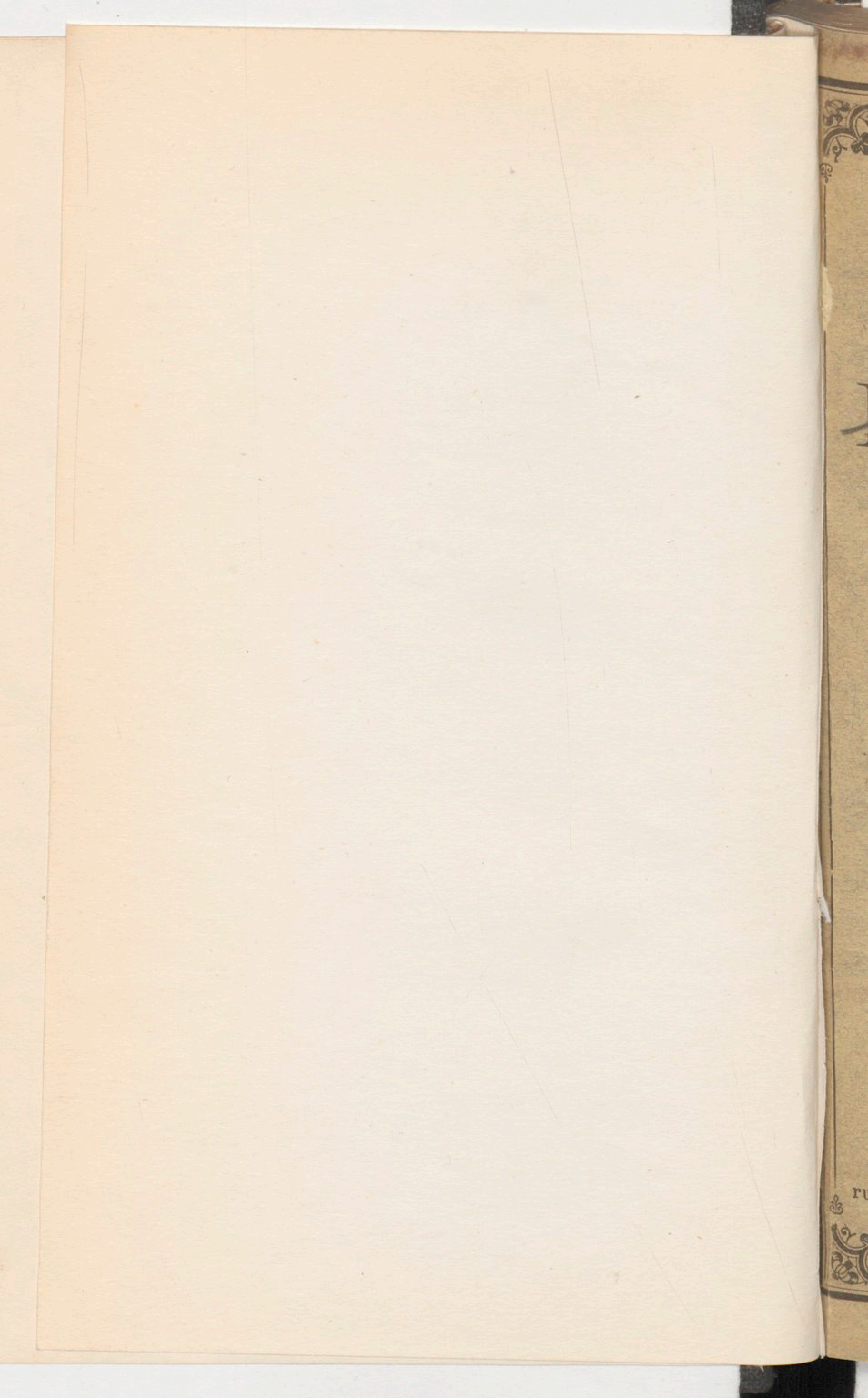


Grandsard, Antoinette (1819-....). Auteur du texte. Le Corrège, suivi de notices sur Nicolas Poussin, Pergolèse, Charles de Steuben, par Mme A. Grandsart ["sic"]. 1886.


Institut National d'Histoire de l'Art
090102340685









A. GRANDSART

LE CORRÈGE

SUIVI DE NOTICES SUR

NICOLAS POUSSIN, PERGOLÈSE, CHARLES DE STEUBEN

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

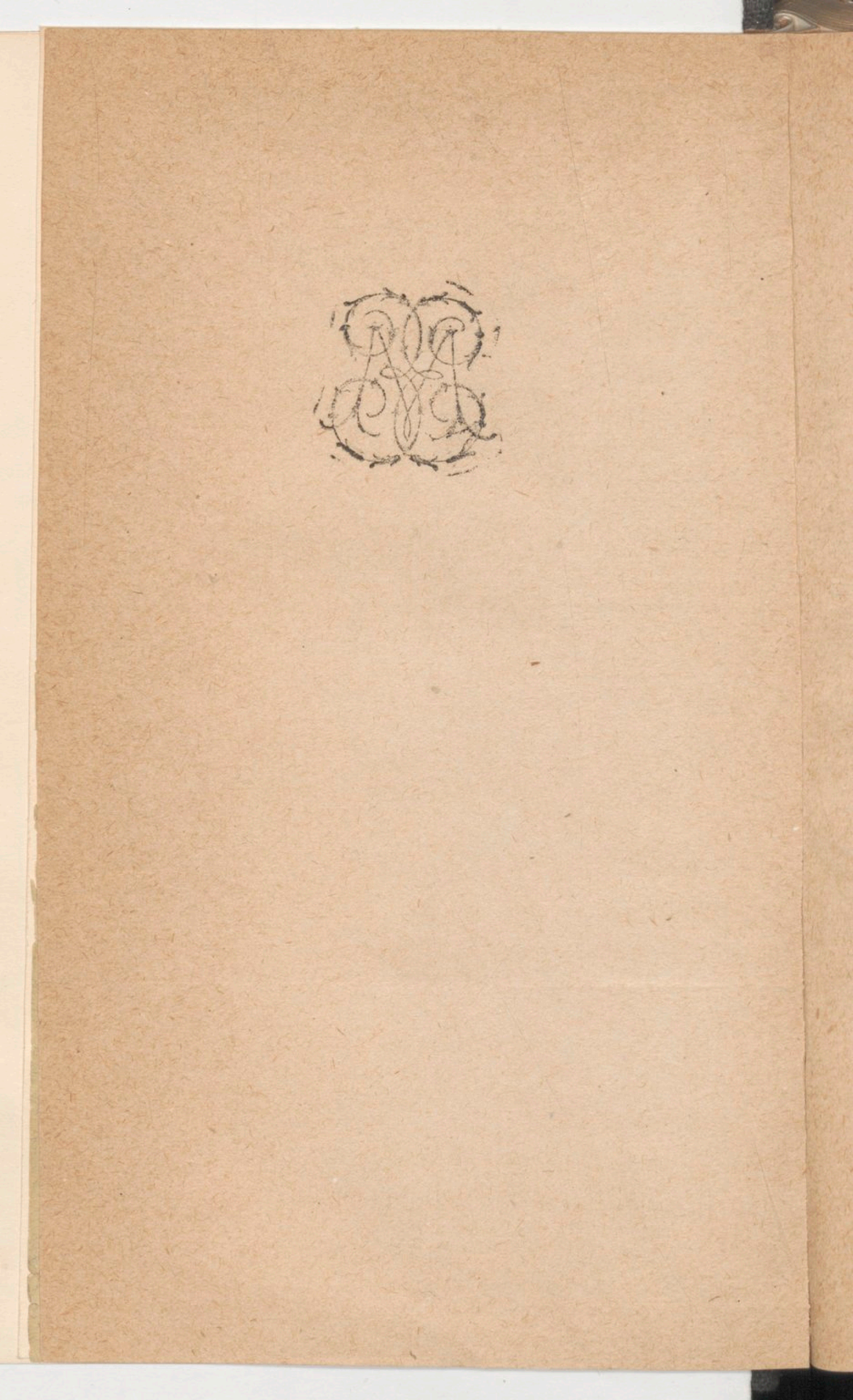
IMPRIMEUR, ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24

PARIS
rue des Saints-Pères, 30







LE CORRÈGE

In-12 3e série.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

En envoyant le prix en un mandat ou en timbres-poste, on reçoit franco.

HISTOIRE — BIOGRAPHIE

Volumes in-12.

Bossuet.	1	»
Brydayne, missionnaire.	1	»
Crillon.	1	»
Du Guesclin.	1	»
Fénelon.	1	»
François Ier, roi de France.	1	»
Godefroi de Bouillon.	1	»
Henri IV, roi de France.	1	»
Louis XII, roi de France.	1	»
Louis XIV, roi de France.	1	»
Marie Leczinska, r. de Fr.	1	»
Marie-Antoinette, r. de Fr.	1	»
Napoléon.	1	»
Philippe Auguste.	1	»
Stanislas, roi de Pologne.	1	»
Architectes les plus célèb.	»	85
Artisans les plus célèbres.	»	85
Aubusson (Pierre d').	»	85
Bayard.	»	85
Bérulle (le cardinal de).	»	85
Christophe Colomb.	»	85
De la Motte, év. d'Amiens.	»	85
Guerriers les plus célèbres.	»	85
Hommes d'Etat.	»	85
La Moricière (le gén. de)	»	85
Maintenon (Mme de).	»	85
Magistrats les plus célèbres.	»	85
Marins les plus célèbres.	»	85
Médecins les plus célèbres.	»	85
Peintres les plus célèbres.	»	85
Rantzau (le maréchal de).	»	85
Théodose.	»	85
Turenne.	»	85
Clisson, connétable.	»	75
Charlemagne.	»	75
Charles de Blois.	»	75
Colbert.	»	75
Constantin le Grand.	»	75
D'Aguesseau, chancelier.	»	75
Fernand Cortez.	»	75
Hippolyte Flandrin.	»	75
Jasmin, poète d'Agen.	»	75
Jean Reboul.	»	75
Jean Bart.	»	75
Lacordaire (le P.).	»	75
Marguerite de Lorraine.	»	75
M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires.	»	75
M. Vianney, curé d'Ars.	»	75
Michel-Ange.	»	75
Mozart.	»	75
Pierre Corneille.	»	75
Raphaël.	»	75
Racine (Jean).	»	75
Rossini.	»	75
Sombreuil (Mlle de).	»	75
Silvio Pellico.	»	75
Villars (le maréchal de).	»	75
Alix Leclerc.	»	60
Amis (les) de régiment.	»	60
Haydn.	»	60
Philippe de Gheldres, duchesse de Lorraine.	»	60
Sébastien Gomez, élève de Murillo.	»	60
Trois Carrache (les).	»	60



J. Lefort, Editeur

Lith. Boldoduc frères Lille.

LE CORRÈGE

A. GRANDSART

LE CORRÈGE

SUIVI DE NOTICES SUR

NICOLAS POUSSIN, PERGOLÈSE, CHARLES DE STEUBEN

DEUXIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24

PARIS
rue des Saints-Pères, 30



LE CORRÈGE

I

A l'extrémité de Correggio, petite ville du duché de Modène, s'élevait, au commencement du XVIe siècle, une modeste maison dont la face blanche et riante, le jardin garni de fleurs et la vigne parfaitement entretenue attestaient l'ordre et l'activité de son propriétaire.

L'honnête vigneron Varcolli était en effet cité par ses confrères pour la manière habile dont il faisait valoir son petit bien.

Nul ne savait comme lui relever les ceps et les préparer à une abondante récolte ; nul n'avait son talent pour donner à la plus humble demeure l'aspect d'aisance et de bien-être qui fait tout le charme d'une maison de campagne.

Il est vrai que le père Varcolli n'était pas seul à opérer ces prodiges. Il avait près de lui sa fille, l'aimable Maria, qui, tout en réjouissant son cœur par les soins les plus affectueux, organisait le ménage, cultivait le potager et se plaisait à orner les plates-bandes de fleurs brillantes et d'arbustes odorants.

La douce fille avait d'ailleurs des toilettes si simples lorsque, le dimanche, elle se rendait avec son père à l'église des Conventuels, ses yeux se levaient vers l'autel avec tant d'amour pendant qu'elle adressait à Dieu ses ferventes prières, que l'on attribuait généralement la prospérité du vieux vigneron aux pieuses vertus de sa charmante enfant.

Depuis quelque temps surtout Maria ne manquait jamais d'aller s'agenouiller le soir devant la balustrade qui environnait le maître-autel. Quelle était la cause de ce nouveau zèle qu'ap-

portait la fille de Varcolli dans ses pratiques religieuses? C'est ce que se demandaient les voisins en faisant bien des conjectures, dont la plus vraisemblable, selon eux, était que la douce Maria se préparait à entrer sous peu dans un couvent de Modène.

Mais si ces bonnes gens avaient pu lire dans l'âme de la jeune fille pendant les heures de méditation qu'elle venait passer près de la balustrade consacrée, ils auraient compris qu'une circonstance toute naturelle motivait ses fréquentes démarches à l'église.

Dans le fond du maître-autel avaient été placés récemment trois magnifiques tableaux dont l'un, à droite, représentait saint Barthélemi; l'autre, à gauche, l'apôtre saint Jean; celui du milieu, le repos de la sainte Famille pendant la fuite en Égypte.

A voir les regards émus qu'arrêtait Maria sur ce dernier tableau, il était facile de deviner qu'il captivait principalement l'admiration de la jeune fille.

Il y avait en effet une inspiration si pure et si élevée dans les traits de la sainte Mère de

Jésus, elle abaissait sur le divin Enfant des yeux si rayonnants de céleste et mystérieuse tendresse, que l'on ne pouvait la contempler sans que toutes les pensées de l'âme devinssent des hymnes de louange et d'adoration en l'honneur du Dieu trois fois saint.

Un soir que Maria se trouvait plus absorbée encore que de coutume dans la contemplation du pieux tableau, le pas de deux hommes se fit tout à coup entendre dans la nef principale.

— Oui, messer Dominico, disait l'un, je serais heureux d'avoir votre opinion sur les trois tableaux dont nous avons décoré dernièrement notre maître-autel. Puisque vous voilà de retour de Rome, vous pourrez me dire, vous qui avez vu tant de chefs-d'œuvre, si je n'ai pas eu tort, moi, gonfalonier de Correggio, de confier un travail de cette importance à un artiste tout à fait ignoré.

Ayant prononcé vivement ces paroles, le digne gonfalonier se plaça à droite du savant patricien, et attendit, dans un respectueux silence, que celui-ci daignât lui faire ses observations au sujet des peintures qu'ils avaient sous les yeux.

Alors messer Dominico, tout fier sans doute de la haute confiance que l'on accordait à son jugement d'artiste, prit l'attitude d'un protecteur, examina le tableau avec une attention assez affectée, secoua plusieurs fois la tête, et demanda d'un air capable :

— Combien avez-vous payé cela?

— Cent ducats d'or, messer, répondit Rucello de la voix mal assurée d'un homme qui craint de se voir désapprouver par celui auquel il demande conseil.

— Vous êtes généreux! reprit le riche patricien en haussant les épaules.

— Eh quoi! s'écria le pauvre gonfalonier, aurions-nous donc fait un marché de dupes?

— Pas précisément, repartit messer Dominico, cette peinture a quelque mérite, je dois le reconnaître.... Et quel est le nom de l'artiste? ajouta-t-il après une légère pause employée à un examen nouveau.

— Antonio Allegri, répondit timidement Rucello.

— Allegri? répéta le patricien, je ne crois pas le connaître.

— Il est de notre ville, messer, dit le gonfalonier. Nous ne l'avons employé que pour encourager sa jeunesse et alléger sa pauvreté.

— Je comprends : c'est une bonne œuvre que vous avez faite là, repartit messer Dominico en souriant avec un peu de malice. Et où a-t-il étudié son métier cet Antonio Allegri ?

— Les uns croient qu'il a pris des leçons chez son oncle Lorenzo, les autres disent qu'il a eu pour maître Francesco Bianchi de Modène ; mais moi, je pense qu'il doit à lui-même tout ce qu'il sait.

— Eh bien, voilà la seule cause des défauts que j'observe dans son travail, reprit le savant connaisseur. Il faut toujours avoir un maître et surtout le bien choisir.... Ah !... Raphaël, voilà le seul maître sublime ; mais malgré son génie, il doit beaucoup à l'imitation de l'antique. Selon moi, Raphaël d'Urbin est le peintre par excellence.

A peine le patricien eut-il prononcé ce discours avec une émotion croissante, qu'une voix accentuée par une émotion profonde fit entendre ces paroles :

— Et moi aussi je suis peintre!

Rucello et Dominico se retournèrent presque effrayés, et aperçurent Antonio Allegri, qui d'une colonne voisine, à côté de laquelle il se tenait debout, avait entendu toute la conversation précédente.

— Fort bien, *caro mio !* dit le gonfalonier en souriant au jeune peintre. J'aime à voir que vous avez ainsi confiance en votre talent. Courage donc! tâchez d'illustrer un jour votre patrie; mais pour cela, allez à Rome, étudiez de près les modèles; puis vous nous reviendrez bien exercé, et nous nous chargerons de votre avenir.

Le riche patricien inclina la tête comme pour approuver les sages conseils de Rucello, et tous deux s'éloignèrent avec gravité, laissant le pauvre Allegri dans une agitation impossible à décrire.

— Aller à Rome! murmurait-il le front incliné dans ses mains, voir les chefs-d'œuvre! Je le pourrais en prenant un bâton de pèlerin.... Oui, je le pourrais.... Mais aussi, la contemplation de ces chefs-d'œuvre ne serait-elle pas un danger? On admire d'abord, on copie ensuite.... Et je ne

veux pas copier, moi! je resterai ce que Dieu m'a fait.

En ce moment Maria, qui jusque-là était demeurée agenouillée au pied de son tableau de prédilection, se leva doucement, et, se tournant vers Allegri, elle lui dit d'une voix profondément émue :

— O vous qui avez fait ce tableau devant lequel on prie si bien, oui, vous êtes peintre!

Puis, comme honteuse de la témérité de sa démarche, la jeune fille sortit précipitamment de l'église et se hâta de rentrer à sa demeure.

— Qu'as-tu, enfant chérie? mais qu'as-tu donc? s'écria le père Varcolli lorsque Maria vint se jeter dans ses bras.

— Je connais l'auteur du magnifique tableau que nous avons si souvent admiré ensemble, répondit vivement la jeune fille. Je viens de lui parler.

Alors elle raconta ce qui venait de se passer dans l'église des Conventuels, sans omettre la démarche qu'elle avait faite près du jeune peintre dans l'espoir de le consoler un peu de la pénible déception qu'il venait d'éprouver.

— J'approuve ta conduite, ma petite Maria, dit le vieux vigneron visiblement attendri. Il suffit souvent d'une parole prononcée par une digne enfant comme toi pour relever le courage d'un homme de génie. Quel visage a ce noble artiste? continua-t-il; je voudrais pouvoir le reconnaître si le hasard me le faisait rencontrer.

— Je n'ai remarqué que son air abattu et ses grands yeux pleins de tristesse, répondit Maria. Oh! il doit bien souffrir, père, de se voir ainsi méconnu!

— Nous prierons pour lui ce soir, chère fille, reprit le bon Varcolli.

Puis il découvrit sa tête blanchissante et regarda le ciel en murmurant quelques versets des Psaumes de David.

II

Rentré dans son humble atelier, le pauvre Allegri se remit au travail, en répétant souvent les naïves paroles de la jeune fille, qui lui était apparue comme un ange consolateur au moment où, accablé par les dures paroles du patricien, il formait le projet de quitter Correggio pour se rendre à Rome.

L'artiste sublime semblait ne passer dans ce monde que pour enfanter des chefs-d'œuvre. Sa vie était, comme son caractère, simple et modeste, et se passait sans cesse en la présence du Dieu d'amour et de lumière, auquel il demandait chaque jour le bienfait de l'inspiration.

Il n'avait point d'attrait pour l'éclat, le bruit,

le luxe, qui étaient la tendance marquée des peintres de son temps. Il se rattachait plus étroitement à ses pieux et bons devanciers, les Pérugin, les Giotto, les Fra-Bartholoméo.

Quoique pauvre, il se préoccupait moins du sort et du profit de ses ouvrages que de leur composition. Toutes ses forces, toute sa pensée, tout le travail de son esprit et de sa main étaient appliqués à ce soin unique.

Son magnifique tableau de la Nuit de Noël ne lui avait valu que quarante ducats d'or; son Saint-Jérôme, fruit de six mois de travail et que l'opinion publique plaça plus tard à côté de ce que Raphaël a produit de plus achevé, ne lui fut payé que quarante-sept ducats.

A l'époque de sa féconde jeunesse appartiennent le *Noli me tangere*, qui devint l'un des principaux ornements de l'Escurial, puis sa Vierge en adoration devant l'Enfant divin. Jamais peut-être l'Enfant-Dieu ne fut représenté avec des traits plus célestes que dans ce dernier tableau.

Cependant un jour vint où le pauvre artiste se trouva bien seul au monde. Il venait de perdre

son oncle Lorenzo qui avait été son maître, et il ne recevait plus d'encouragement de personne. Lorsqu'il avait terminé une œuvre nouvelle, il l'abandonnait pour le prix modique que lui en offrait le premier venu. Aucun témoignage d'admiration ou de sympathie n'arrivait jusqu'à lui.

Alors sa pensée se reporta sur Rome, la véritable patrie des arts. C'était au moment où il venait de donner le dernier coup de pinceau à sa sublime page du Mariage mystique de sainte Catherine.

— Oui, se dit-il, j'entreprendrai ce voyage ; je l'entreprendrai à pied. Au retour, je verrai si mon tableau est digne de soutenir la comparaison avec ceux dont on parle tant. Si j'aperçois que je me suis trompé, eh bien, je brûlerai cette toile et je me ferai artisan.

Il se mit donc en route, n'emportant avec lui qu'une petite valise et un bâton de voyage ; mais il n'avait pas atteint l'extrémité de la ville de Correggio que déjà ses résolutions étaient ébranlées.

Le soleil dorait si gracieusement les pampres des vignes enroulés aux façades des maisons ;

une brise fraîche balançait la cime des pins-parasols et faisait frémir le feuillage des peupliers; il arrivait des campagnes voisines des senteurs si délicieuses, qu'Allegri n'eut plus le courage de poursuivre son chemin.

— On est pourtant bien ici! soupira-t-il en s'asseyant sous un arbre d'où il pouvait contempler le charmant paysage.

Puis il se mit à réfléchir profondément.

Tout à coup apparaît à une fontaine voisine une jeune fille au pied léger et à la mise villageoise. Elle porte sur sa tête un vase qu'elle se dispose à remplir. Antonio reconnaît bientôt en elle son ange consolateur de l'église des Conventuels.

Maria ne s'aperçut pas d'abord de la présence de l'artiste; mais quand celui-ci l'aborda en la priant de lui permettre de la suivre à la maison de son père, elle lui fit un aimable accueil et l'introduisit dans la riante demeure où elle passait des jours si paisibles et si purs.

— Mon père, dit vivement la jeune fille en s'adressant au vieillard qui, assis sur un escabeau, taillait des sarments avec une serpette,

mon bon père, levez-vous ; car voici une visite qui vous fait grand honneur.

Le vieux Varcolli se leva avec une sorte de respect comme s'il eût compris en effet que ce jeune homme n'était point un hôte ordinaire.

Antonio salua le vieillard avec son expression de douceur habituelle, et dit ensuite en se retournant vers Maria :

— Vous m'avez donc reconnu ?

— Mon père, dit la jeune fille, c'est le digne peintre dont je vous ai parlé tant de fois.

— Antonio Allegri !... s'écria le vigneron en se découvrant avec respect.

— Hélas ! dit tristement l'artiste, vous me donnez un témoignage d'admiration auquel je suis loin d'être habitué. Les hommes n'ont pas été pour moi aussi indulgents que vous. Aussi, las de leur injustice, j'allais partir.... Rome était le but de mon voyage.... Mais, pour la seconde fois, le Ciel a offert votre fille à mes yeux. C'est mon ange gardien qui me dit : Reste, reste encore, ne va pas chercher au loin des peines et une réputation achetée peut être chèrement.

— Oh ! restez, restez dans notre petite ville de Correggio qui vous a vu naître et qui sûrement sera un jour heureuse et fière de vous compter au nombre de ses enfants, répondit vivement le vieux Varcolli en tendant affectueusement la main au jeune artiste.

— Ecoutez, reprit ce dernier avec l'accent de l'émotion la plus profonde, voulez-vous me suivre tous deux dans mon modeste atelier ?

— Pourquoi pas, mon maître ? répondit le vieillard après avoir consulté sa fille du regard.

Puis, sans deviner le motif secret de la demande du peintre, ils se dirigèrent avec lui vers son atelier.

Ils arrivent.... l'admirable toile représentant le mariage mystique de sainte Catherine est là suspendu, et projette comme une auréole lumineuse sur la pauvre chambre où elle a pris naissance.

Quelle admirable tête que celle de la sainte recevant un anneau de l'Enfant Jésus ! Comme ce divin Enfant sourit avec amour, assis sur les genoux de la Vierge-Mère ! A droite, saint Sébastien se penche et contemple la mystérieuse

union. Dans le lointain on aperçoit le martyre de ces deux saints.

A cette vue, Maria et son père sont saisis d'une si profonde admiration qu'ils se prosternent en silence et mêlent des larmes à leur prière.

— Ah ! s'écria Antonio Allegri avec l'élan de la joie la plus vive, comment ai-je pu songer à m'éloigner ? Où donc eussé-je jamais trouvé de ces cœurs naïfs, de ces âmes franches dont l'expansion est si douce, si loyale ? Qui jamais m'eût aimé et encouragé comme eux ? Voilà bien les simples de cœur que l'Évangile met au-dessus des grands de ce monde !...

Puis s'adressant à Varcolli,

— Merci, dit-il, l'absence de toute sympathie m'avait découragé, la solitude tuait en moi l'inspiration ; Dieu vient de me faire trouver en vous et en votre douce fille ce qui manquait à ma vie. Permettez-moi de vous voir souvent ; car je sens qu'une heure passée près de vous suffira chaque jour pour entretenir l'ardeur de mon activité.

— Oh ! que le Ciel bénisse vos courageux

efforts, noble enfant de Correggio! répondit le vieillard d'une voix touchante. Votre présence dans notre humble habitation sera toujours pour nous une précieuse faveur dont nous remercierons la divine Providence.

Maria resta silencieuse; mais, à la manière dont elle continuait à contempler la belle sainte Catherine, il était facile de deviner qu'elle partageait la respectueuse admiration de son père pour le jeune artiste.

III

Quinze jours après, Maria Varcolli était l'heureuse épouse du noble Antonio Allegri.

La plus grande pièce de la maison avait été transformée en atelier de peinture, et le laborieux artiste s'y livrait au travail avec une ardeur toute nouvelle.

N'avait-il pas près de lui sa jeune femme, dont le regard se levait souvent de dessus l'ouvrage qu'elle tenait en ses mains pour venir l'encourager en son œuvre ?

Ne voyait-il pas de temps en temps la tête émue du vieux Varcolli se pencher au-dessus de son épaule en murmurant d'affectueuses paroles ? C'était là, pour son cœur aimant, toute

une source de joies et de précieuse émulation.

Rien n'avait été oublié d'ailleurs pour que la petite maison de campagne fût digne d'offrir asile à son nouvel hôte. Les murailles étaient fraîchement blanchies, et çà et là des arbustes charmants étalaient leurs fleurs éclatantes au milieu des meubles rustiques et des toiles commencées.

Mais c'était surtout autour de l'admirable tableau de sainte Catherine que se trouvaient rangées les plantes les plus rares et les plus embaumées.

On eût dit une chapelle élevée par des mains pieuses pour rendre hommage à la divine union de la sainte martyre avec l'Enfant Jésus.

Les oiseaux chantaient gaiement dans les rameaux chargés de raisin dont les fenêtres étaient entourées; la bienfaisante nature faisait entendre ses murmures joyeux dans les campagnes environnantes : comment le bonheur n'aurait-il pas chanté bien gaiement aussi dans le noble cœur d'Antonio?

Tout faisait présager que la paix, la vertu, la concorde se fixeraient à jamais dans le ménage

de l'artiste. La fortune y entrerait-elle aussi un jour? Allegri ne songeait point à se le demander, quoiqu'il n'eût jamais eu une confiance si grande dans son puissant génie.

Il créait ses chefs-d'œuvre sans jamais se préoccuper du sort qui leur serait réservé.

Pour lui, Dieu était le maître des maîtres ; il travaillait sous son regard divin, lui attribuait l'inspiration et la vie de ses œuvres, et s'estimait satisfait lorsqu'il les trouvait dignes d'être offertes à ce Juge suprême de toute pensée, de toute action humaines.

La bonne Maria semblait être aussi indifférente que son mari aux glorieuses chances de l'avenir. Jamais elle n'aurait osé espérer une félicité aussi complète que celle dont elle jouissait depuis son union avec Allegri ; pourquoi se serait-elle montrée ingrate envers la Providence en désirant plus encore qu'elle n'avait reçu de sa bonté infinie?...

Comme la femme forte de la Bible, elle mettait toute son ambition à accroître le bonheur de son digne époux par ses tendres soins et le travail de ses mains diligentes; aussi, comme le

beau modèle qu'elle semblait suivre, était-elle revêtue de force et de beauté aux yeux de celui qui l'avait choisie pour compagne.

Bientôt un gracieux enfant vint embellir encore le paisible intérieur.

C'était un fils. On le nomma Pomponio, et ce nom chéri ne tarda pas à prendre une large place dans les conversations de la famille.

— Je suis certain qu'il sera, comme son père, un grand et noble artiste, répétait souvent le vieux Varcolli, tout en berçant sur ses genoux son cher petit Pomponio; examinez son front élevé, ses yeux noirs, déjà si vifs, si intelligents, et avouez avec moi, mes enfants, que ce ne peut être sans motifs que Dieu l'a ainsi favorisé.

Antonio souriait doucement et se remettait à son chevalet. Mais la jeune mère était trop flattée des paroles de son père pour ne pas s'empresser de les approuver.

Cependant, quoique le talent de l'illustre peintre grandît de jour en jour, sa position ne semblait pas devoir s'améliorer beaucoup.

Ses immortels chefs-d'œuvre, qui aujourd'hui

sont couverts d'or par tous les musées d'Europe, parvenaient à peine alors à le mettre à l'abri du besoin.

Toutes ses compositions sublimes lui étaient enlevées pour un misérable salaire : la Madeleine, la Nativité, le Christ aux Oliviers furent achetés au prix de tableaux médiocres ; mais ces déceptions ne ralentirent pas son courage un seul instant.

Il avait près de lui sa douce Maria, son cher ange gardien; le petit Pomponio grandissait et s'embellissait à vue d'œil; l'inspiration divine continuait à vivifier son intelligence; peu lui importait que les hommes fussent injustes à son égard, puisque Dieu lui prodiguait plus que jamais ses précieuses bénédictions.

Un jour que sa jeune femme travaillait à ses côtés et que son bel enfant jouait gaiement à ses pieds, il les contempla un moment en silence, et dit, en pressant avec tendresse la main de la bonne Maria :

— Je n'ai plus besoin d'aller chercher au loin mes visages de Madones et de divin Bambino ; je n'ai qu'à regarder autour de moi.

— Vous avez en votre esprit des modèles plus beaux que tous ceux que peuvent vous offrir les créatures humaines, mon Allegri, répondit doucement la jeune femme. Quelles têtes auraient pu poser dignement pour votre Vierge en adoration, pour votre sainte Madeleine et votre sainte Catherine, si vous n'aviez versé vous-même sur leurs traits les divines lueurs de votre génie.

— Bien, bien, chère fille ! s'écria tout à coup le bon Varcolli, qui depuis un instant se tenait immobile sur le seuil de l'atelier. Tu méritais d'être unie à un tel homme, puisque tu sais ainsi le comprendre et l'admirer.

Ces petites scènes touchantes, se renouvelant assez souvent dans la paisible famille, fortifiaient de plus en plus le tendre lien qui en unissait les vertueux membres.

Malheureusement un événement imprévu ne devait pas tarder à amener la séparation de ces nobles cœurs que Dieu semblait s'être plu à réunir en son amour.

Ce que le laborieux peintre désirait le plus vivement depuis longtemps, c'était l'occasion de

donner à son génie un plein développement dans une de ces œuvres où la pensée trouve autant d'espace qu'il lui en faut.

Cette occasion allait se présenter.

Il s'agissait de peindre, à la grande coupole de Saint-Jean de Parme, l'Ascension de Jésus-Christ vers son Père, en présence des apôtres étonnés et adorant.

Les religieux du Mont-Cassin, auxquels il appartenait de choisir l'artiste qui devait être chargé de ce travail, s'étaient déjà renseignés au sujet d'Allegri, et comme on leur avait affirmé que, quoique pauvre et sans renom, il ne manquait pas d'habileté dans son art, ils se disposaient à envoyer un de leurs frères à Correggio, afin de proposer l'œuvre importante à l'artiste inconnu dont on leur avait vanté l'habileté.

IV

C'était au temps des vendanges. Antonio avait laissé sa palette pour aller jouir, aux premières lueurs de l'aurore, de la joyeuse animation des vendangeurs.

Déjà le vieux Varcolli était à son poste, stimulant le zèle de ses journaliers par la promesse d'une fête champêtre pour le soir, et la diligente Maria ne se montrait pas moins empressée à distribuer à tous les corbeilles et les ustensiles qui leur étaient nécessaires. Mais, ayant aperçu, à l'entrée de la vigne, son cher mari qui s'avançait gaiement avec le petit Pomponio, elle s'élança à leur rencontre et remercia son Antonio de l'agréable surprise qu'il lui causait.

Le vieux vigneron accourut à son tour pour serrer la main à son gendre et lui faire admirer les belles grappes dorées dont le poids faisait ployer les ceps jusqu'à terre.

Les vendangeurs et les vendangeuses saluèrent avec respect l'auteur du magnifique tableau de l'église des Conventuels et reprirent activement leurs travaux, ce qui parut plaire beaucoup au petit Pomponio ; car il volait de l'un à l'autre en jasant comme un oiseau, et en détachant aussi, de sa main mignonne, quelques grappes qu'il déposait vivement dans les corbeilles.

Tout à coup la longue robe d'un moine se montre à travers les feuilles jaunissantes de la vigne ; il s'approche, conduit par un jeune pâtre qui désigne du doigt Antonio Allegri, occupé en ce moment à contempler avec sa femme les joyeux ébats de leur enfant chéri.

— Je suis chargé par nos révérends Pères du Mont-Cassin de vous faire une proposition assez importante, maître, dit le moine après avoir échangé un respectueux salut avec le peintre et sa jeune épouse.

On s'assit sous un arbre, et le religieux

exposa son message d'une manière si éloquente qu'il dut espérer ne rencontrer aucune irrésolution chez le jeune artiste.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque ce dernier, au lieu de formuler une réponse, baissa tristement la tête comme s'il eût été en proie à une lutte violente !

— Qu'avez-vous, mon fils ? demanda le moine d'un air inquiet.

— Je me réjouis et je m'afflige à la fois, mon Père, répondit Antonio : la gloire est à Parme ; mais le calme est ici auprès de ma douce Maria, mon ange gardien.

— Non, dit celle-ci avec l'accent du dévouement, non, mon Allegri, vous ne devez pas être arrêté par votre affection pour moi. Votre premier devoir est de produire des œuvres dignes de vous.

— Hélas ! chère Maria, crois-tu que le monde me saurait gré des efforts que je déploierais dans cette vaste entreprise? soupira amèrement l'artiste.

— Si votre conscience vous dit que vous avez réussi, vous goûterez la plus douce et la plus

sûre des récompenses. Acceptez donc, mon ami. Nous nous reverrons, j'espère, de temps en temps. Parme n'est pas au bout du monde ; notre petit Pomponio me parlera de vous.

— Impossible ! je n'aurai jamais le courage de vous quitter tous deux ! balbutia le peintre d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Conduisez-moi à votre demeure, mon fils, dit le religieux qui semblait ne point abandonner son espoir malgré les réponses peu rassurantes d'Allegri. Vous devez avoir quelque toile terminée, ou tout au moins commencée : je serais heureux de juger de votre talent, afin d'en rendre compte à nos révérends Pères du Mont-Cassin.

Antonio offrit son bras à sa jeune femme, et tous deux se dirigèrent avec le moine vers leur modeste habitation.

— Ah ! l'éloge que l'on nous avait fait de votre habileté est bien au-dessous de la réalité, mon cher maître ! s'écria le religieux lorsqu'il se trouva en présence du Mariage mystique de sainte Catherine. Quelle inspiration sublime dans tous les traits de ces saints personnages ! comme

leur pose est harmonieuse et exprime bien les sentiments d'adoration qu'ils éprouvent pour le divin Enfant Jésus ! Plus que jamais, je vous prédis une gloire immortelle, si vous daignez entreprendre le vaste travail que je vous propose.

Antonio fut ébranlé par ces chaleureux éloges du vénérable moine ; et relevant son front d'un air résolu, il répondit :

— Je vous suivrai, mon Père. Le temps de faire mes préparatifs et de dire adieu à ma famille, puis je suis à vous.

Maria se jeta en pleurant dans les bras de son époux ; mais, surmontant bientôt ce premier mouvement de faiblesse, elle joignit ses encouragements à ceux du digne religieux.

Le vieux Varcolli fut appelé ainsi que le petit Pomponio. Ensuite on prit en commun un léger repas, et quand ce repas fut terminé, l'on songea aux adieux.

— Je veux suivre papa ! disait l'enfant en enlaçant de ses petits bras le cou de son père. Viens, mère, viens, partons avec lui.

— Il viendra souvent nous voir, mon ange,

répondit la pauvre Maria en essayant de cacher ses larmes ; il te rapportera de Parme des livres et de jolis jouets ; laisse-le partir, c'est le bon Dieu qui le veut.

A ce nom sacré, que la douce mère n'évoquait jamais en vain, l'enfant parut se soumettre. Il pencha tristement sa jeune tête bouclée et se mit à pleurer en silence.

— Tu le retrouveras digne de toi, mon Allegri, je te le promets, reprit Maria avec l'accent de la plus pieuse énergie.

— Que le Ciel te bénisse, noble femme ! répondit Antonio ; qu'il accorde de longs jours à notre bon père, afin qu'à mon retour nous puissions jouir ensemble, bien longtemps encore, des douces félicités de notre intérieur.

Le vieux Varcolli tendit à son gendre sa main tremblante d'émotion, et l'on se dit enfin le dernier adieu.

V

Restée seule avec son père et son petit Pomponio, Maria songea à employer la plus grande partie de ses journées à l'éducation de son fils.

L'enfant avait cinq ans; il était actif et surtout très intelligent : quelle consolation la pieuse mère n'allait-elle pas éprouver à lui révéler un à un les divins mystères de la religion et les premiers éléments de la science!

Dans sa jeunesse, Maria Varcolli avait suivi exactement les écoles. Elle savait lire, écrire ; elle connaissait les principaux faits de l'histoire sainte et avait parfaitement retenu les vérités que lui avait apprises son catéchisme : en fal-

lait-il davantage pour faire d'une tendre mère une excellente institutrice ?

Mais là ne se bornait pas son ambition à l'égard de son cher enfant. Dieu l'avait nécessairement prédestiné à devenir un grand peintre comme son Allegri, et c'était à elle à faire épanouir en cette jeune âme qui lui était confiée les précieux germes que la Providence avait dû mettre en elle.

On raconte que la mère de Schiller, qui n'était qu'une simple couturière, parvint à faire luire les premières lueurs de la poésie dans l'intelligence de son fils, en lui faisant lire et en lui commentant les admirables chants de la *Messiade* de Klopstock.

Maria aussi possédait une page sublime qu'elle pouvait commenter à son cher enfant.

La Sainte-Catherine de son Antonio rayonnait toujours au fond de l'atelier désert; c'est à ses pieds qu'elle fera prier le petit Pomponio; c'est sous ses regards bénis qu'elle lui parlera de Dieu, du Christ sauveur, de la Vierge-Mère. Et peu à peu le sentiment de l'art naîtra dans le cœur de l'enfant et s'y unira intimement aux pensées

divines qu'elle lui aura inspirées. Tel était l'espoir de la vertueuse femme d'Allegri, et rien ne fut épargné par elle pour qu'il se réalisât un jour selon ses vœux.

A peine une année s'était-elle écoulée depuis le départ d'Antonio, que déjà son fils éprouvait un véritable plaisir à copier au crayon les gravures d'une Bible illustrée que lui avait achetée Maria. Ce n'était encore, à la vérité, que des barbouillages informes; mais la tendre mère et le vieux Varcolli y voyaient déjà des traits heureux, des lignes hardies qui les affermissaient de plus en plus dans leur chère espérance.

Cependant Maria se garda bien de parler de son espoir dans aucune des nombreuses lettres qu'elle écrivit à son mari. Elle voulait lui ménager la joie de la surprise quand, à son retour, on étalerait sous ses yeux quelque chef-d'œuvre produit par le jeune dessinateur.

La petite famille était donc aussi heureuse qu'elle pouvait l'être en l'absence de celui qui en était comme l'étoile lumineuse, quand tout à coup le bon Varcolli tomba dangereusement malade.

Dès lors sa tendre fille ne se permit plus un seul instant de repos ni le jour ni la nuit.

L'œil constamment fixé sur ces traits chéris qui, malgré ses soins et ceux d'un habile médecin, continuaient à s'altérer visiblement, elle suppliait Dieu d'avoir pitié de son pauvre père; et le petit Pomponio unissait ses prières aux siennes, sans bien comprendre de quel malheur il était menacé ainsi que sa bonne mère.

— N'écris pas à ton mari que je suis malade, répétait souvent le vieillard; il se doit avant tout à son œuvre; laisse-le la terminer en paix.

— Vous seriez cependant si heureux de le revoir, cher père, répondait la jeune femme; permettez-moi, je vous en prie, de le prier de revenir vers nous, ne fût-ce que pour une semaine.

— Ecoute, chère fille, écoute, dit le vieillard un matin que la jeune femme venait de le supplier de nouveau à ce sujet : mes moments sont comptés, je le sens; épargne donc à ton époux, dont le cœur est si sensible, l'accablante souffrance d'assister à ma dernière heure. Quant à toi, ma pieuse Maria, tâche de puiser dans ta foi

profonde le courage qui t'est nécessaire pour supporter la cruelle épreuve. Encore quelques années, et nous serons tous réunis dans la patrie céleste ; continue à élever ton fils dans nos saintes croyances, afin que lui aussi vienne nous y rejoindre un jour.

— Oh ! mon bon père, laissez-moi espérer encore que Dieu vous laissera à notre tendresse ! murmura Maria d'une voix entrecoupée par les sanglots. Je le prierai tant qu'il nous sera miséricordieux, ajouta-t-elle en élevant ses yeux baignés de larmes vers un grand Christ de chêne, suspendu au-dessus du lit du malade.

— Que la volonté du Seigneur soit toujours bénie par nous, mon enfant! reprit faiblement le vieillard.

Et, fatigué sans doute par l'effort qu'il venait de faire pour parler aussi longuement, il ne tarda pas à s'assoupir.

Trois jours après, la pauvre jeune femme, vêtue en grand deuil, écrivait à son mari la lettre suivante :

« Avant de prendre connaissance de la dou-

loureuse nouvelle que j'ai à vous apprendre, élevez, mon ami, élevez vos regards vers le ciel ; car, là seulement, vous le savez, est le soulagement des grandes souffrances, là seulement est la consolation de ceux qui ont à pleurer sur une tombe à peine fermée.

» Mon pauvre bon père n'est plus de ce monde, mon Allegri : Dieu l'a appelé, et il est allé à lui, après avoir puisé dans la divine source des sacrements la force de sourire en me disant adieu, en vous bénissant, vous et notre cher enfant.

» Oh ! je ne puis croire encore que je ne le verrai plus, comme autrefois, travailler gaiement dans sa petite campagne, qui était devenue pour lui une sorte de paradis depuis que vous y étiez entré.

» Je ne puis croire que je ne l'entendrai plus raconter, le soir, à notre fils, les touchantes histoires qu'il avait lues dans la Vie des saints et des martyrs.

» J'aurai grand besoin, mon Antonio chéri, de puiser en votre présence un peu d'adoucissement à mon cruel malheur ; cependant, si

vous ne pouviez abandonner votre œuvre sans en exposer le succès, je prierais le Ciel de me donner le courage d'attendre avec résignation l'époque bénie où vous l'aurez complètement terminée.

» Notre cher Pomponio jouit d'une santé parfaite, malgré les abondantes larmes qu'il a versées en face de ce triste mystère de la mort. Il me fait mille questions attendrissantes ; mais, comme je ne cesse de lui répéter que son bon grand-père est allé dans la céleste patrie des bienheureux, il commence à se consoler assez pour reprendre ses études et ses jeux.

» Adieu, mon Antonio chéri ; priez pour moi, vous qui glorifiez Dieu dans toutes vos œuvres, et mon cœur ne tardera pas à se relever de son douloureux abattement.

» Maria Allegri. »

VI

Quatre ans s'étaient écoulés depuis qu'Antonio avait entrepris l'immense travail de la coupole de l'église Saint-Jean. L'œuvre était achevée : œuvre éclatante, œuvre aussi admirable dans son majestueux ensemble que dans ses minutieux détails.

Nulle part Allegri n'avait trouvé de ces raccourcis qui sont les grandes difficultés de l'art. L'expression céleste des têtes, la richesse du coloris, l'habile disposition des étoffes, tout lui appartenait.

Le printemps était venu faire éclore les bourgeons de la vigne et les fleurs du jardin ; mais la main laborieuse du vieux Varcolli n'était plus là pour en prendre soin.

Maria n'avait point voulu cependant qu'à son retour son mari trouvât sa petite campagne moins riante que lors de son départ. Elle s'était empressée de faire cultiver la vigne, avait elle-même soigné le potager, approprié la maison, et replacé ses plus beaux arbustes aux pieds de sainte Catherine et dans toutes les parties vides de l'atelier.

Le jour si vivement attendu étant arrivé, la jeune femme se leva dès les premières lueurs de l'aube, et, après avoir rangé sur la table tout ce qu'elle pouvait offrir de meilleur à son cher voyageur, elle fit sa toilette ainsi que celle de son fils, et tous deux se rendirent à la rencontre d'Allegri.

Que la nature leur parut douce et charmante en ce moment où leur cœur s'envolait joyeux au-devant de l'être aimé qu'ils allaient bientôt presser dans leurs bras !

Ils longeaient le canal du Pô, à l'ombre des grands arbres dont ses rives sont ombragées, lorsque le galop d'un cheval se fit tout à coup entendre sur la route.

— Ah ! c'est lui ! c'est lui ! s'écria Pomponio

qui admirait son noble père sans presque l'avoir connu.

Un instant après, le voyageur était descendu de sa monture, et couvrait de baisers et de larmes le front chéri de son enfant et celui de sa digne et bonne femme.

— Oh ! s'écria-t-il avec l'expression de la joie la plus profonde, voilà mes deux véritables trésors !

Et il pressait les mains de Maria, et il tenait Pomponio suspendu à son cou.

Après ces premiers instants d'expansion, Antonio prit, avec sa femme et son fils, la direction de la paisible demeure où il allait recommencer ses laborieux travaux au sein des félicités et des affections de famille.

Il s'arrêta un instant devant la vigne, où il ne voyait plus sourire cette belle tête de vieillard, qui naguère lui était si sympathique, et il parut vivement ému.

— Il nous sourit de là-haut, mon ami, dit doucement Maria dont le cœur avait aussitôt deviné le triste motif de la subite émotion de son époux.

Antonio serra avec tendresse la main de sa femme pour la remercier de ses consolantes paroles; puis il se mit à admirer les fleurs du jardin et l'agréable aspect des six fenêtres, garnies de rideaux blancs, qu'encadraient les pampres vigoureux dont la maison était presque entièrement tapissée.

Ensuite on pénétra dans l'atelier, où Maria avait servi le déjeuner ; et là encore le peintre s'extasia avec attendrissement sur tous les objets, si pleins de souvenirs, qui s'offraient à ses regards.

Il se découvrit devant son Mariage mystique de sainte Catherine, et parut admirer son œuvre avec autant d'enthousiasme que lorsqu'il l'avait vue sortir rayonnante de son habile main.

— Mettons-nous à table maintenant, lui dit alors sa jeune femme en le faisant asseoir entre elle et Pomponio.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit gaiement l'artiste. Je suis si heureux de me trouver ici, que j'aurais pu fort bien oublier que, depuis hier au soir, je n'ai pris aucune nourriture.

Quand le frugal repas fut à peu près terminé,

Allegri attira à lui son fils, qui n'avait cessé de se montrer on ne peut plus attentif à lui faire plaisir, et lui dit d'un ton à la fois grave et affectueux :

— Voilà que tu deviens grand, mon ami; il faudra songer à travailler, à apprendre quelque chose.

— J'y ai songé, mon père, répondit vivement Pomponio ; je veux faire comme vous, je veux peindre des tableaux.

— Pauvre enfant! murmura l'artiste ; il n'a pu connaître encore la lutte contre le besoin, l'injustice, toutes les tortures cruelles, même lorsqu'on les supporte avec patience et résignation.... Tu l'entends, Maria, ajouta-t-il en s'adressant à sa jeune femme, il songe à être aussi un peintre !

— Notre Pomponio a grandi devant votre Sainte-Catherine, mon ami, répondit-elle en souriant. Soyez assez bon pour m'excuser si j'ai permis cet enfantillage ; mais le petit m'a souvent demandé des crayons et du papier...

— Comment ! il aurait déjà dessiné ? interrompit Antonio.

— D'après son père, reprit doucement Maria.

L'enfant courut ouvrir un coffret et rapporta triomphalement ses copies informes.

Une larme mouilla alors les joues de l'artiste.

— Vraiment, ce n'est pas mal, dit-il. Et cependant, celui-ci sera-t-il un second Allegri? Allegri de Corrège, comme on m'appelle! cher enfant, si rose, si frais, si naïf, si confiant!... Un jour peut-être tu te suspendras aux voûtes d'une église, comme je viens de le faire, pour couvrir de peintures les hautes murailles en les animant de la vie de ton âme et d'un reflet des saintes vérités. Puis, quand tu auras achevé cette tâche longue et difficile, quand tu auras dépensé plusieurs années dans cette solitude absolue, en face de ton œuvre, on te renverra avec un salaire.... Qui sait si tu ne rencontreras pas la critique et le dédain? Je ne parle pas de l'envie et de la haine; on peut ne pas s'en apercevoir lorsqu'on s'attache avec amour à son travail et que l'on s'isole des hommes pour méditer, pour penser à Dieu. Mais si tu as à supporter seulement la moitié du fardeau que j'ai dû accepter, ce sera trop, oui, ce sera trop!... Ah! cher petit, tu admires par instinct mon métier et mes

travaux, et tu ignores que ton grand-père, l'humble et obscur Piétro Varcolli, fut plus heureux, en soignant son modeste carré de terre, que je l'ai jamais été en faisant descendre du ciel les anges et les saints !

Cependant l'enfant s'était assis sur son escabeau favori, et déjà le carton à dessiner était sur ses genoux.

— Vois, mon ami, dit Maria : contre la vocation, il n'y a pas de résistance ni de raisonnement possibles.

Une noble ardeur brilla dans les yeux d'Antonio. L'artiste releva le front, et son visage reprit sa sérénité habituelle.

— C'est vrai, dit-il, Pomponio me trace mon devoir. Allons, *caro mio*, ajouta-t-il en posant sa main avec tendresse sur la tête de son fils, suis-moi ; nous allons prendre ensemble notre première leçon de dessin.

VII

Deux charmantes petites filles, Marietta et Antonia, ne tardèrent pas à venir augmenter les joies de l'humble famille.

Pomponio faisait des progrès rapides sous la savante direction de son père ; Maria en était fière et s'en réjouissait en son cœur, tout en soignant dans leurs berceaux les deux petits anges que lui avait donnés le Ciel.

Que manquait-il donc au grand artiste pour qu'il s'estimât le plus heureux des hommes ?...

Que les chefs-d'œuvre qu'il ne cessait de créer eussent obtenu enfin un succès un peu plus productif, et ses regards auraient pu jouir en paix du délicieux tableau que formaient autour

de lui tous ces êtres chéris pour lesquels il travaillait avec tant d'ardeur.

Mais le temps se passait, et la gloire n'arrivait pas.

Antonio était resté, même après le prodigieux travail de la coupole de l'église Saint-Jean, cette espèce de paysan qui vivait volontiers enfoui au fond de sa chaumière, et l'opinion publique ne paraissait nullement disposée à revenir de son erreur à l'égard de ce puissant et héroïque génie.

Par un hasard qu'Allegri ne put jamais s'expliquer, le duc de Modène lui commanda deux petits tableaux. Il les acheva avec la facilité habituelle de son pinceau, puis il attendit que les gens du prince vinssent les chercher.

— Ami, lui disait en vain Maria, ce serait une belle occasion de vous produire enfin à la cour de Son Altesse. En désirant orner son palais de deux tableaux faits par vous, elle vous a donné la plus grande preuve de confiance, Allez, montrez-vous au duc; vous obtiendrez son estime, sa faveur peut-être, et nous serons pour toujours à l'abri du besoin.

— Eh quoi! Maria, répondit vivement Antonio, je tenterais une telle démarche!... Demande-moi de peindre depuis le matin jusqu'au soir sans prendre un instant de repos; impose-moi les plus rudes travaux qu'il te plaira; mais n'exige pas que je m'expose à perdre la chère obscurité dans laquelle je me complais. Ce sont mes œuvres que je désire voir au grand jour, mais non ma pauvre personne. Une cour m'épouvanterait.

Cette conversation avait lieu sous le petit berceau de verdure qui abritait la porte de la maisonnette.

Pomponio, qui avait déjà onze ans, jouait non loin de là avec ses petites sœurs, auxquelles il tressait des couronnes avec les pâquerettes dont la pelouse était émaillée.

— Contemple cette gracieuse miniature, reprit Antonio en désignant à sa femme ces trois petites têtes joyeuses qui souriaient aux fleurs et à la brise embaumée du matin; crois-tu que je pourrais sans souffrance en détourner mes regards pour les arrêter sur les lambris dorés d'un palais? Ah! mon amie, je préférerai toujours

pour moi et les miens la paisible indigence dans laquelle nous vivons, à la fortune recherchée près de ceux que l'on appelle les grands de ce monde.

— Votre position, mon Allegri, est par trop au-dessous de celle que vous méritez, observa de nouveau Maria en soupirant péniblement. Quand je vous vois souvent vous priver du nécessaire pour que nos enfants ne s'aperçoivent pas de la gêne de notre ménage, je me dis que j'ai peut-être mis obstacle à votre bonheur en arrêtant vos pas dans cette obscure solitude, et je regrette alors, en versant des larmes, de ne vous avoir point pressé au contraire de vous rendre à Rome, comme vous en aviez eu d'abord l'intention.

— Ne suis-je pas le plus heureux des époux, le plus favorisé des pères, femme bien-aimée? répondit le peintre en s'emparant de la main de cette dernière pour l'entraîner vers leurs charmants enfants. Regarde-les, continua-t-il, et que jamais le regret n'approche plus de cette chère âme; car tu serais par trop ingrate envers Dieu, qui nous a donné ces petits anges pour nous con-

soler de toutes les déceptions, de toutes les injustices de ce monde.

Déjà Marietta et Antonia s'étaient élancées dans les bras de leur mère pour lui faire admirer les fraîches couronnes dont leurs jeunes fronts venaient d'être parés par l'aimable compagnon de leurs jeux.

— N'est-ce pas qu'elles sont jolies, petite mère! s'écrièrent à la fois les deux petites filles; c'est Pomponio qui nous les a faites; il nous en fera tous les jours, il nous l'a promis.

— Allez aussi embrasser votre père, chères petites, observa doucement Maria; puis nous l'accompagnerons dans son atelier pour tâcher de l'égayer pendant ses travaux.

Marietta et Antonia se trouvaient encore dans les bras de leur père, lorsqu'un moine montra sa tête vénérable sous le berceau de verdure.

— Le père Ambrosio! s'écria Allegri tout ému, tandis que Maria s'empressait d'offrir un siège au religieux.

— Oui, moi-même, mon cher fils, répondit le visiteur avec un sourire affable. Ma présence vous serait-elle pénible? vous semblez presque effrayé.

— Effrayé!... reprit le peintre, non, mon Père; mais votre présence m'a rappelé tout d'abord qu'il y a huit ans, à pareil jour....

— Je venais, par l'ordre de mes supérieurs, offrir au talent d'Antonio Allegri l'occasion de se signaler en servant Dieu, interrompit le moine. Antonio Allegri en aurait-il dû regret?

— Si j'en avais du regret, je n'aimerais pas mon art, repartit vivement l'artiste.

— Ecoutez-moi donc, maître, reprit le religieux avec une gravité qui porta le trouble dans le cœur du pauvre Allegri. Il a été décidé que la grande coupole de la cathédrale de Parme recevrait, de la même main, les mêmes embellissements que celle de Saint-Jean. A l'Ascension de Notre-Seigneur répondra l'Assomption de la très sainte Vierge. Vous avez été désigné, mon fils, pour ce magnifique travail; hésiteriez-vous?

— Ah! mon Père, murmura douloureusement l'artiste, quatre années encore loin des miens!

Et sa tête s'inclina avec abattement sur sa poitrine.

— Quatre années d'inspiration, maître, son-

gez-y bien, observa le vénérable moine; quatre années à glorifier la religion!... Et après cela, Antonio, l'immortalité pour votre nom!... Plaidez notre cause, ma fille, je vous en prie, continua-t-il en s'adressant à Maria dont le doux visage exprimait une profonde souffrance; peut-être parviendrez-vous, comme la première fois, à vaincre l'irrésolution de votre noble époux.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse, mon Père! répondit la pauvre femme en regardant d'un œil triste ses trois enfants qui s'étaient remis à jouer sur la pelouse. Si le Ciel inspire à mon Allegri le courage d'entreprendre cette nouvelle œuvre, je me résigne d'avance à la cruelle séparation, et je ferai tous mes efforts pour la lui adoucir autant que possible; mais si sa conscience lui dit de ne plus quitter sa famille, je bénirai sa résolution; car je sais que dans toutes ses actions, il consulte toujours la volonté divine.

— Dieu ne peut que l'appeler à venir travailler à la gloire de ses temples, ma fille, observa doucement le digne religieux; ce n'est point en vain que la Providence l'a doué d'un si

puissant génie, croyez-le bien; elle veut qu'il en laisse sur la terre des reflets immortels que les générations à venir pourront admirer, en mêlant le nom du noble artiste aux ferventes prières qu'elles prononceront sous les voûtes sacrées des imposantes églises de Parme.

Ces paroles du vénérable moine eurent, encore cette fois, un si profond écho dans l'âme ardente d'Antonio, qu'il lui tendit la main et lui fit la même réponse qu'il avait faite autrefois :

— Dans une heure je serai prêt à vous suivre, mon Père.

VIII

Nous croyons devoir extraire ici quelques passages d'un journal qu'écrivit alors Pomponio, pour mettre son père au courant de ce qui se passait à la maison pendant son absence.

« Correggio, 25 juillet 1524.

» Votre départ, mon bon père, nous a laissés dans une tristesse bien profonde ; mais nous espérons que Dieu nous inspirera, peu à peu, cette pieuse résignation que vous savez si bien conserver dans toutes les circonstances difficiles de votre vie d'artiste.

» N'y a-t-il pas pour nous une grande consolation dans la pensée que c'est pour entreprendre une œuvre sainte et glorieuse, que vous nous avez abandonnés dans notre petite campagne, où, hier encore, nous jouions si gaiement, mes jeunes sœurs et moi, parce que nous vous sentions là près de nous ainsi que notre tendre mère.

» Ce matin nous sommes allés tous prier sur les marches du maître-autel de l'église des Conventuels, et ma pauvre mère a beaucoup pleuré en contemplant votre sublime tableau du Repos de la sainte Famille.

» Antonia et Marietta joignaient leurs petites mains en murmurant à demi-voix : « Mon Dieu, » bénissez notre bon papa. » Et moi, mon noble père, j'admirais votre chef-d'œuvre, et il me semblait que le souffle de votre âme caressait mon front comme une brise embaumée de vos vertus et de votre génie.

» A notre retour à la maison, je me suis rendu à votre atelier, afin d'y dessiner selon les excellents principes que vous m'avez donnés. Vous l'avouerai-je, mon bon père ? j'ai osé... oui

j'ai osé entreprendre une première composition.

» Votre souvenir s'agitait si puissant en mon esprit, vos toiles commencées et votre Sainte-Catherine que j'avais sous les yeux, me parlaient si éloquemment de votre talent, qu'une inspiration toute nouvelle s'empara de mon activité.

» J'ouvris l'Évangile, et je choisis pour sujet ces divines paroles du Sauveur : « Laissez venir » à moi les petits enfants. »

» Marietta et Antonia ont posé pour les deux têtes du premier plan ; dans le fond apparaîtra ma digne mère, amenant son fils par la main, alors qu'il n'avait encore que cinq ans. Enfin, mon digne père, j'ai donné au visage de mon Christ sauveur l'expression du vôtre au moment où, hier, vous nous souriiez depuis le berceau de verdure.

» Quand ce dessin sera terminé, je vous le ferai parvenir, afin que vous puissiez, quoique absent, m'aider de vos conseils et m'encourager par vos bienveillantes paroles.

» Adieu, mon cher père ; je vis en vous et

par vous ; mon cœur ne se séparera pas du vôtre un seul instant pendant les quatre années que doit durer notre séparation.

» POMPONIO. »

« Correggio, 12 mars 1525.

» Un riche patricien est venu aujourd'hui visiter votre Sainte-Catherine, mon père ; il se nomme Giovan Rucello et porte le titre de gonfalonier de Correggio.

» Il a beaucoup admiré votre chef-d'œuvre ; mais que son admiration différait de celle qui s'empare de nos cœurs en présence des célestes beautés de notre sainte martyre.

» Il la contemplait avec ses yeux ; mais son âme est restée froide comme celle d'un amateur qui croit qu'avec un peu d'or il pourra acquérir votre œuvre ; aussi ne lui avons-nous donné aucun espoir lorsqu'il nous a témoigné le désir d'en faire l'acquisition.

» O mon noble père, quelles que soient les offres que vous fasse ce seigneur, ne lui livrez

pas votre œuvre, je vous en supplie! Elle est l'étoile consolante qui sans cesse entraîne nos regards vers vous; elle est le rayon de lumière où je puise mon ardeur pour le travail et mon espoir en l'avenir.

» Notre santé continue à être excellente. La maison est calme comme un petit cloître où l'on ne songerait qu'à prier et à étudier.

» Marietta et Antonia commencent à lire couramment. Je leur montre souvent les gravures de ma Bible illustrée, et leur en fais les principaux récits, ce qui paraît leur plaire beaucoup. Enfin, mon bon père, vous pouvez être tranquille à notre égard; car, avec une mère comme celle dont Dieu nous a favorisés, nous ne pouvons qu'avancer de plus en plus dans la voie bénie où nous sommes entrés.

» Ne savons-nous pas d'ailleurs que vos plus chères espérances reposent sur nous, père bien-aimé? Comment ne ferions-nous pas tous nos efforts pour ne point tromper votre attente!...»

« Correggio, 28 mars 1525.

» Vous nous laissez votre Sainte-Catherine, mon bon père. Oh! merci, merci, au nom de ma tendre mère qui en a versé des larmes de joie; merci, au nom de mes jeunes sœurs qui, soir et matin, joignent leurs petites mains aux pieds de cette protectrice de notre foyer ; merci, merci, au nom des nobles désirs et des pieuses pensées que cette chère protectrice inspire à mon cœur à chaque instant du jour!

» Comme je serais heureux d'être près de vous pour suivre votre pinceau dans cette vaste coupole où votre nom se grave, jour par jour, en lettres lumineuses que les générations présentes et futures ne pourront lire sans vous bénir et vous glorifier!

» Que la Vierge divine, dont vous retracez la merveilleuse assomption, daigne répandre ses grâces sur vos laborieux travaux, ô mon noble père, afin que vous puissiez les contempler vous-même dans un pieux ravissement!

» Telle est la plus douce espérance de nos cœurs ; tel est le vœu que nous ne cessons d'adresser au Ciel, ô mon père bien-aimé ! »

« Correggio, 6 avril 1526.

» Notre petite Antonia vient d'être malade ; mais, rassurez-vous, cher père, elle est maintenant hors de danger.

» N'avait-elle pas auprès d'elle notre bon ange gardien à tous ? Comment son mal aurait-il résisté aux tendres soins de cette mère dévouée ?

» Ce matin notre petite convalescente a fait avec nous sa première promenade au jardin.

» Comme elle semblait heureuse de poser ses pieds sur le gazon émaillé de la pelouse ! comme nos cœurs se dilataient sous le souffle embaumé de la brise, à la pensée du bien-être qu'il faisait éprouver à notre chère enfant !

« Prions, nous dit ma mère de sa voix pénétrante, prions pour remercier Dieu de la grâce qu'il nous a faite et pour le supplier de nous conserver tous à votre digne père, dont

» l'existence se verrait désolée à jamais si, à son
» retour, il avait à pleurer la perte de l'un de
» nous. »

» Nous nous mîmes à genoux sous le berceau de verdure, et Marietta fit à haute voix la prière du matin.

« Soyez béni, ô Père céleste, vous qui nous
» avez rendu notre petite Antonia! » dit-elle en terminant.

» Et une larme de reconnaissance brilla dans ses yeux qu'elle tenait levés vers le ciel.

» Que n'avez-vous pu voir, mon bon père, avec quelle tendresse mes petites sœurs s'embrassèrent lorsqu'elles se furent relevées pour se rendre avec nous sous les grands arbres du verger! Oh! sans doute, vous eussiez fait rayonner autour de la Vierge de votre Assomption ces deux belles têtes d'ange, qu'animait le plus tendre, le plus céleste sourire!

» Fortifiée peu à peu par la promenade, notre petite malade put bientôt nous suivre à la vigne, et nous y passâmes une partie de la journée à parler de vous, mon noble père, à nous entretenir de vos glorieux travaux et du bonheur que

nous éprouverons à vous revoir, lorsque vous viendrez nous apprendre qu'ils sont enfin terminés. »

« Correggio, 1er janvier 1528.

» L'aube commence à préparer dans les cieux la marche étincelante de l'aurore ; mais mon cœur en a devancé les premières lueurs pour élever vers Dieu ses pensées et ses vœux.

» Ce jour naissant n'est-il pas le commencement de l'année mille fois bénie qui doit vous ramener vers nous, ô mon père bien-aimé ? Que de délicieuses joies, que d'espérances saintes ce beau jour ne versera-t-il pas en nos âmes ? que de douces, de consolantes choses ne va-t-il pas nous promettre en venant répandre sur les hauteurs ses splendides rayons de lumière !

» Déjà j'entends les voix joyeuses de mes sœurs prédire à ma bonne mère votre retour prochain. Chères petites ! elles aussi se sont souvenues pendant leur sommeil que cette nouvelle année doit être pour nous pleine de bénédictions.

» Oh ! que le Ciel veuille exaucer les vœux et les prières que nous lui adresserons pour vous en ce jour d'espérance, mon père chéri, et, avant peu, vous nous reviendrez heureux et pleinement satisfait de votre œuvre !

» Adieu, mon noble père, je vous embrasse de toute mon âme, et je cours me jeter dans les bras de ma bonne et digne mère.

» Pomponio. »

IX

Au temps marqué, la coupole admirable de l'Assomption était terminée.

Lorsque le laborieux artiste revint à Correggio, il avait l'aspect d'un vieillard, tant ses forces s'étaient épuisées dans cette tâche qu'il avait rendue sublime, mais qui ne modifia pas sa position précaire.

Une somme de trois cent soixante ducats lui fut comptée, et ses frais avaient été si considérables qu'ils avaient absorbé la plus forte partie de cette somme.

Il recommença la vie d'isolement et de famille qu'il préférait.

Jamais un murmure ne s'échappait de ses

lèvres; il avait accepté son sort, et il savait que ses œuvres parleraient après lui. Faute de se mêler aux hommes, faute de fréquenter les antichambres des grands, il n'était pas recherché. On n'allait pas à lui, et il n'allait à personne.

Quelquefois un juif se présentait dans son humble demeure, et demandait si le bonhomme avait terminé quelques tableaux ; il emportait la toile et ne tardait pas à s'en défaire avantageusement.

Mais pour l'opinion générale, qu'était-ce que cet Allegri? Une espèce de rustre qui n'appartenait à aucune école en vogue et chez qui l'instinct remplaçait la science.

Pomponio avait treize ans ; Marietta et Antonia allaient atteindre leur huitième année.

Rien n'avait été négligé par la bonne Maria pour que son mari retrouvât, comme elle le lui avait promis, ses trois enfants dignes de lui.

Elle s'était appliquée surtout à faire épanouir en leur cœur les précieux germes de la vertu et à élever leur esprit vers les divines croyances de la religion.

D'une nature très active, Pomponio, malgré les heures qu'il employait à apprendre l'italien, l'histoire et la géographie sous la direction d'un maître qui lui avait été donné, s'était livré avec persévérance à ses chères études de dessin.

Il avait copié plusieurs fois le Mariage mystique de sainte Catherine ; et quand, au retour de son père, il s'était empressé de lui montrer ces copies, un sourire de vive satisfaction avait aussitôt animé les traits altérés du grand peintre.

Depuis ce jour, le jeune homme recevait régulièrement les excellentes leçons d'Allegri.

Comme toujours, la paix, la bonne intelligence régnaient dans la famille ; aussi commençait-on à y retrouver le bonheur, en dépit de la fortune que l'on y attendait toujours en vain, lorsqu'un terrible malheur vint y jeter subitement le trouble, la souffrance et l'effroi.

La bonne et courageuse Maria, l'ange gardien de toute la maison, fut atteinte d'une fluxion de poitrine, qui en quelques jours mit sa vie en danger.

— O Dieu de miséricorde, ayez pitié de

nous! s'écria le pauvre Antonio quand le médecin lui eut fait pressentir qu'il devait se résigner à la cruelle séparation.

Et, prosterné sur la terre, il demeura longtemps dans le plus douloureux accablement.

Les voix effrayées des enfants s'étant fait entendre, il se releva avec précipitation et courut à la chambre de la malade.

En proie à une violente quinte de toux, la malheureuse femme, que soutenaient en pleurant le jeune Pomponio et ses petites sœurs, semblait réellement n'avoir plus qu'un instant à vivre.

— Eloignez les enfants, mon ami, je vous en prie, murmura-t-elle lorsqu'après avoir pris une potion calmante elle put reposer sa tête sur ses oreillers.

Allegri obéit et vint se rasseoir en tremblant près de ce lit de douleur, d'où il s'attendait à entendre de bien navrantes paroles pour son cœur.

— J'ai bien des choses à implorer de votre bonté, mon Antonio, dit alors la pauvre Maria en posant affectueusement sa main amaigrie sur

celle de son mari. D'abord, je vous prie de m'écouter avec la religieuse énergie que je vous ai vu déployer sans cesse en face du malheur, continua-t-elle d'une voix touchante ; songez, mon ami, qu'en ce moment suprême mon âme a besoin, pour conserver son courage, que la vôtre lui en donne l'exemple.... Je désire vivement recevoir aujourd'hui même les derniers sacrements ; faites donc appeler mon confesseur habituel, afin que je puisse attendre en paix l'heure où il plaira à Dieu de m'appeler à lui.

— Non, tu ne nous abandonneras pas, femme bien-aimée ! répondit Allegri en entourant la malade de ses bras comme s'il eût voulu la défendre contre la mort. Que deviendraient nos malheureux enfants sans tes soins, sans ta tendresse ? que deviendrais-je moi-même, lorsque je ne t'aurais plus là pour me guider par tes conseils, pour me soutenir par ta vertu ?... Non, non, la Providence est trop infinie en sa miséricorde pour me condamner à cette nouvelle épreuve, qui ferait déborder la coupe d'amertume où je n'ai cessé de tremper mes lèvres depuis ma première jeunesse !

— Les grandes destinées ne s'accomplissent-elles pas toujours au milieu des plus cruelles épreuves, mon noble Antonio? reprit la malade avec attendrissement. Songez aux souffrances qu'ont eu à supporter avant vous tous les plus illustres artistes, et continuez à faire rayonner sur la terre les divines splendeurs des cieux, afin de mériter un jour la glorieuse récompense promise aux âmes courageuses, aux âmes résignées à la volonté du Ciel.

Après ce discours, un peu trop long pour sa faiblesse, la malade parut tellement exténuée qu'Allegri garda le silence afin de la laisser prendre un peu de repos.

Alors il sortit doucement de la chambre; puis, après avoir recommandé aux enfants de veiller attentivement sur leur mère, il se rendit lui-même chez le digne prêtre qu'avait choisi Maria pour son directeur.

Comme l'avait désiré la pieuse femme, elle se trouvait en paix avec Dieu avant que la nuit fût venue augmenter ses souffrances par une fièvre violente qui habituellement commençait vers le soir à s'emparer d'elle.

Les premières lueurs de l'aube éclairaient à peine les rameaux de la vigne dont la fenêtre de la malade était à demi voilée, quand elle pria son mari de lui amener ses enfants.

Nous renonçons à peindre la scène douloureuse qui se passa alors près du lit de la mourante.

Cette voix presque éteinte, qui s'efforçait encore d'enseigner la voie du salut à tous les êtres chers qui ne devaient bientôt plus l'entendre ; ces jeunes têtes désolées, qui s'inclinaient vers cette mère chérie comme de pauvres fleurs battues par la tempête, et qui cherchent vainement à se soutenir à l'appui qui va leur être enlevé ; enfin cet homme à l'attitude accablée, aux regards mornes et fixes, qui semblait ne pouvoir croire à son cruel malheur : tout cela formait un tableau si douloureux que nos lecteurs pourraient s'en attrister trop profondément si nous le leur dépeignions dans tous ses détails. Nous nous bornerons à dire qu'une heure après, la vertueuse Maria ayant cessé d'exister, on n'entendit plus dans la pauvre demeure de l'illustre Corrège que cris de douleur et gémissements plaintifs.

X

Loin de se laisser accabler par ce malheur, qui fut le plus cruel de sa vie, le Corrège se remit à travailler avec une ardeur qui ne pouvait lui être inspirée que par sa profonde tendresse pour ses enfants.

Il composa alors plusieurs tableaux importants dont il espérait obtenir une vente assez avantageuse pour que la misère fût éloignée à jamais de son intérieur; malheureusement ces œuvres n'eurent pas plus de succès que les précédentes; si bien que, peu à peu, le dénûment se fit sentir dans le ménage du noble artiste, malgré les efforts que faisaient Marietta et Antonia pour y organiser toutes choses selon les

principes d'ordre et d'économie qu'elles avaient reçus autrefois de leur sage et laborieuse mère.

— Que faire? se dit un jour Allegri en contemplant avec angoisse ses trois enfants dont les jeunes visages semblaient s'être altérés depuis quelque temps. Ces pauvres chéris n'ont plus une nourriture assez abondante pour entretenir la vigueur dans leur constitution.... Oh! que ne suis-je un simple ouvrier, je leur rapporterais le soir le salaire de ma journée, et ils seraient sûrs ainsi de ne jamais manquer du nécessaire.

Tout à coup il releva son front, comme si un rayon d'espoir venait de luire en son esprit; il prit une plume et traça quelques lignes sur une petite feuille qu'il cacheta aussitôt.

Ce billet portait l'adresse de Giovan Rucello, ce riche patricien que nous avons vu, au commencement de ce récit, discuter le talent d'Allegri avec le seigneur Dominico, en face du maître-autel de l'église des Conventuels, et qui, pendant l'absence de l'illustre artiste, était venu visiter, dans l'atelier de ce dernier, le Mariage mystique de sainte Catherine.

La réponse ne se fit pas longtemps attendre :

elle était datée d'une villa que Rucello possédait à huit milles de Correggio, et elle consistait en ces quelques mots :

« Apportez-moi votre tableau ; je veux bien l'acquérir au prix de soixante écus. »

Antonio tenait encore cette lettre dans sa main lorsque Marietta entra gaiement pour l'embrasser et lui annoncer que le déjeuner était prêt.

— Lis, mon ange, lui dit-il en lui tendant le billet. Surtout ne me gronde pas trop de la détermination que j'ai prise.

— De quel tableau parle ce seigneur, cher père ? demanda la jeune fille tout émue.

— Hélas! mon enfant, répondit tristement le peintre, y en a-t-il ici un autre que ma Sainte-Catherine?

— Eh quoi, mon bon père, s'écria Marietta en pleurant, cette œuvre que mon frère a copiée tant de fois et que ma pauvre mère nous a appris à aimer, à admirer, vous nous l'enlèveriez!...

— Il le faut, chère fille, il le faut, reprit l'artiste d'une voix attendrie. Cette main, si Dieu le permet, ne s'arrêtera pas de sitôt. Je ferai

rayonner dans notre humble chaumière d'autres têtes de saints, d'autres nimbes de chérubins. Ne t'afflige donc point. Demain, de grand matin, j'emporterai cette toile, et je m'arrangerai de manière à être de retour avant le coucher du soleil.

Le déjeuner fut bien triste pour tous, quoique Pomponio eût eu la chance, ce jour-là, de pêcher un magnifique poisson sur les bords du Pô.

— Nous ne prierons plus aux pieds de votre belle sainte, murmurait le jeune homme en se penchant vers Antonia, afin que son père n'entendît point ses plaintes. Comme l'atelier va me paraître sombre et désert, maintenant qu'il ne sera plus éclairé par cette divine lueur!

— Soumettons-nous à la volonté de notre digne père, mon ami, répondit doucement la jeune fille. Vois comme son front s'incline tristement, et garde-toi de lui rendre plus douloureux encore, par tes regrets, ce sacrifice qu'il ne fait sans doute que par amour pour nous.

Après le frugal repas, Allegri reprit son travail qu'il continua jusqu'aux premières lueurs de

l'aube, puis il enroula avec soin son tableau de Sainte-Catherine, et sortit sans bruit de sa demeure, afin de ne point réveiller ses enfants dont il redoutait les adieux.

XI

Rien de plus aride, de plus désolé que la longue plaine au fond de laquelle était située la villa du seigneur Giovan Rucello.

De toutes parts on n'apercevait que des mares d'eau croupissante qu'entrecoupaient quelques bouquets d'arbres maigres et desséchés, au pied desquels se penchaient de pauvres petites fleurs au feuillage jaunissant, aux pétales étiolés.

Antonio soupirait péniblement en parcourant ces lieux, dont le triste aspect éveillait en son cœur les plus amères pensées.

Il repassait une à une toutes les déceptions de sa vie, songeait à l'avenir de sa famille, que ses laborieux travaux ne parvenaient pas même à

sauvegarder de la misère, et les plus douloureux pressentiments s'emparaient de son esprit troublé.

Après huit heures de marche, il arriva à la villa de Rucello.

Un domestique l'annonça, et il se trouva bientôt en présence du riche patricien.

— Ah! vous vous êtes enfin décidé à me céder votre toile! s'écria ce dernier en déployant la Sainte-Catherine avec une visible satisfaction. Nous allons dîner ensemble, cher maître, continua-t-il; puis mon majordome vous remettra la somme convenue.

Allegri accepta l'invitation, quoiqu'il eût préféré retourner aussitôt vers ses enfants. Ne pouvait-il pas réussir à intéresser un peu Rucello à sa position?... Cet espoir put seul le décider à retarder son départ.

Deux heures après, un homme courbé sous un lourd fardeau s'avançait péniblement dans la stérile plaine dont nous avons parlé plus haut.

Cet homme, c'était Antonio Allegri.

Son fardeau, c'était un sac contenant la somme de soixante écus en quadrins ou monnaie de

cuivre, d'un volume et d'un poids accablants.

Le majordome du seigneur Rucello avait jugé plaisant de payer ainsi l'artiste. Celui-ci, sans se plaindre, avait pris le fardeau, et il s'acheminait vers son logis en trompant la fatigue par la douce pensée de la joie qu'on éprouverait à le revoir et du bien-être qu'il apportait aux siens.

Cependant le chemin continuait à se dérouler devant ses pas, le temps s'écoulait, sans que les clochers de Correggio apparussent encore à l'horizon.

Et le courageux Allegri marchait toujours : pour se donner de la force, il murmurait à demi-voix le nom de ses enfants.

Puis il songeait à l'injustice des hommes ; il évoquait dans sa mémoire les triomphes qu'il avait obtenus : fruits brillants au dehors, mais au dedans remplis d'amertume !

Il regardait le ciel, et se disait : — Là est le Juge équitable.

La sueur baignait ses tempes ; ses jambes pliaient sous lui. Il aperçut un arbre, et se laissa tomber à l'ombre du feuillage.

Lorsqu'il voulut se relever pour reprendre sa

marche, il sentit un frisson parcourir ses veines.

— Allons, pensa-t-il, du courage, le but n'est plus éloigné.

En effet, au bout de cinq cents pas, la ville lui apparut, et, un quart d'heure après, il était sur le seuil de sa demeure.

Au bruit de ses pas, Pomponio et ses sœurs accoururent avec un joyeux empressement.

— O ciel! cher père, comme vous êtes pâle! s'écrièrent les deux jeunes filles en jetant sur lui des regards effrayés.

— Je suis bien, mes enfants, je suis bien, répondit Allegri en s'efforçant de sourire ; prenez cet argent... ce sera une ressource.... Si je n'étais plus, mon nom grandirait tout à coup; alors ma ville natale s'occuperait de votre sort.

Le pauvre artiste s'évanouit en prononçant ces dernières paroles.

Pomponio et ses sœurs s'empressèrent de le porter sur son lit, et, malgré la poignante douleur qu'éprouvaient ces malheureux enfants, rien ne fut oublié par eux pour que leur père chéri reprît bientôt connaissance.

— Va à Correggio, mon fils, dit Antonio lors-

qu'il put parler ; tu en ramèneras le médecin, et peut-être parviendra-t-il à prévenir la maladie grave dont je crois être menacé.

Le médecin accourut; tous les soins imaginables furent prodigués au malade, et tout fut inutile. Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis le fatal voyage de l'illustre peintre à la villa Rucello, qu'il expirait dans les bras de ses enfants éplorés et d'un digne prêtre qui était venu lui administrer les derniers sacrements.

C'était en 1534. Il n'avait passé que quarante années dans ce monde, et y laissait une quantité d'œuvres immortelles qui, de tout temps, environneront son souvenir et son nom de la glorieuse auréole du génie.

PERGOLÈSE

PERGOLÈSE

I

Par une belle soirée du mois de juin 1816, un cavalier de haute taille chevauchait seul dans un bois magnifique situé à une faible distance de Pergola, petite ville du duché d'Urbin en Italie.

Au riche costume du voyageur, à son attitude vaillante et fière, on reconnaissait en lui un noble seigneur ; aussi, les bons campagnards qui le voyaient passer s'étonnaient-ils de ce qu'un

si grand personnage voyageât ainsi sans escorte en pleine forêt.

Dans tous les cas, le grand personnage semblait plutôt se réjouir de sa solitude que s'en inquiéter; car il admirait avec une visible satisfaction la fraîche verdure qui formait un dôme au-dessus de sa tête, et au travers de laquelle se jouaient, sous mille formes gracieuses, les dernières lueurs du soleil couchant.

Arrivé sur la lisière du bois, il arrêta brusquement sa monture, et parut écouter d'une oreille attentive un chant suave et doux qui s'élevait d'un buisson voisin.

Les accords du rossignol n'auraient pas été plus charmants à entendre que ne l'était cette mélodie mélancolique et pure qui se mêlait à la brise du soir comme une louange au Créateur de toutes choses, comme un hymne de reconnaissance envers la bienfaisante nature; aussi le voyageur s'empressa-t-il de descendre de cheval, afin de traverser à pied le petit champ de maïs qui le séparait de l'harmonieux buisson.

Un enfant était là à demi couché sur les hautes herbes.

Cet enfant était pauvre, à en juger par sa blouse de toile grise rapiécée en plusieurs endroits; mais ses traits délicats et son regard profond révélaient une intelligence si remarquable, que l'admiration du noble étranger n'en fut que plus vivement excitée.

— Le Ciel t'a doué d'une bien belle voix, mon petit ami, lui dit-il en l'abordant, quel est ton nom et que chantais-tu tout à l'heure?

— Je me nomme Gianbathista Gési, Monsieur, répondit l'enfant en baissant avec timidité ses yeux sur la terre. Quant à ce que je chantais, je ne saurais le dire. Je regardais le soleil au-dessus de la montagne et ces fleurs que Dieu a semées à mes pieds, pour me consoler un peu de n'avoir plus ni père ni mère, et je....

— Et tu remerciais la Miséricorde divine de ses éternels bienfaits, cher petit ami? interrompit vivement l'étranger. Mais comme cette pure inspiration ne peut me laisser aucun doute sur tes rares dispositions pour la musique, je suis prêt à devenir ton protecteur si tu consens à me suivre à Naples dans quelques jours.

— Vous me donneriez des maîtres? je pourrais apprendre cet art sublime que j'ai vainement cherché à comprendre jusqu'ici? s'écria l'enfant avec un élan de joie indicible. Ah! Monseigneur, disposez de moi quand vous le voudrez, je suis à charge à une pauvre vieille femme qui m'élève par charité depuis la mort de mes parents; rien ne s'oppose donc à ce que j'accepte aussitôt vos offres généreuses.

— Retourne vers celle qui t'a tenu lieu de mère, mon enfant, reprit le voyageur. Communique-lui nos projets, et demain viens me trouver dans mon palais à Pergola, où je suis venu terminer quelques affaires. Tu demanderas le prince Stigliano, et aussitôt mes gens t'introduiront près de moi.

Alors le noble seigneur s'élança sur son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, et partit au galop, laissant son jeune protégé dans un ravissement impossible à rendre.

Jamais la nature n'avait paru à ce dernier si splendide, si pleine d'harmonies qu'en ce moment où les ailes de son âme pouvaient se déployer librement vers ses rêves d'artiste.

Il lui semblait entendre de mystérieux accords dans le feuillage agité par le vent, dans les petites fleurs parsemées dans le gazon, dans les légers nuages flottant au-dessus de sa tête ; et une voix secrète lui disait qu'il pourrait un jour traduire en notes mélodieuses ce divin concert de la création.

II

Nous retrouvons le jeune Gianbathista à Naples, dans le palais du prince Stigliano.

Vêtu d'un pourpoint et d'un manteau de velours, et la tête couverte d'un chapeau à longue plume, il attend, dans le salon, le lever de son noble bienfaiteur qui doit le conduire, ce jour même, au célèbre conservatoire de Saint-Onofrio, où il vient d'être admis comme élève.

Il eût été difficile de porter un élégant costume avec plus de distinction que ne le faisait notre jeune artiste; en le voyant ainsi transformé, personne n'aurait pu croire qu'il avait été élevé par la charité d'une pauvre vieille femme de Pergola.

C'est que, par la noblesse de son âme et l'élévation de ses pensées, le digne enfant se trouvait de niveau avec sa nouvelle position ; c'est que l'humble existence qui avait été jusque-là son partage, n'avait point altéré en lui l'énergie de caractère dont la Providence s'était plu à le douer.

Il portait autrefois sa blouse de toile grise avec autant de dignité intérieure que maintenant ses vêtements de velours. Aussi n'était-ce pas par un sentiment de sotte vanité qu'il levait fièrement le front, tout en se promenant dans le brillant salon de son illustre protecteur, mais bien par la joie que lui faisait éprouver la certitude de pouvoir à l'avenir s'élancer avec ardeur dans sa carrière de prédilection.

Enfin une porte s'ouvrit, et le prince parut.

— Eh bien ! nous voilà au grand jour qui doit voir lever l'aurore de votre destinée d'artiste, mon jeune ami, dit-il en tendant affectueusement la main à son protégé. Nous allons déjeuner, puis nous nous rendrons aussitôt au conservatoire, où vous apprendrez déjà aujourd'hui les premiers principes de la musique.

— Ah ! je vous devrai le bonheur de ma vie entière, Monseigneur, répondit l'enfant d'une voix mêlée de larmes reconnaissantes.

— Et je serai largement récompensé des légers sacrifices que je fais pour vous, si comme tout le fait espérer, vous devenez plus tard un célèbre musicien, reprit le prince Stigliano ; la richesse perdrait son prix en nos mains, si nous ne nous en servions de temps en temps pour favoriser le développement des rayons d'intelligence que Dieu accorde à de dignes enfants comme vous.

Une heure après, notre futur artiste était présenté par le prince au professeur de la dernière classe de musique du conservatoire Saint-Onofrio.

— J'ose vous prédire un excellent élève dans cet enfant que je confie à vos soins, mon cher maestro, dit le prince après avoir serré la main du professeur ; son âme est une véritable lyre qui n'attend que vos leçons dévouées pour se répandre en délicieuse harmonie.

— S'il en est ainsi, monseigneur Stigliano peut être tranquille à l'égard de son jeune protégé, répondit le maestro. J'éprouve un tel bon-

heur à développer ces heureuses dispositions lorsque je les rencontre chez mes élèves, que mon zèle ne saurait se lasser dans cette noble tâche.

— Je le sais, savant maestro, je le sais ; c'est pourquoi vous me voyez plein d'espoir en vous confiant aujourd'hui mon futur artiste.

Alors le prince se retira, et Gianbathista suivit le professeur dans une vaste salle où déjà un grand nombre d'enfants de huit à dix ans se trouvaient réunis.

Le nouvel élève du conservatoire fut aussitôt placé près d'un gros garçon, qui se mit à sourire affectueusement au professeur, comme pour le remercier de la préférence qu'il lui accordait.

De son côté, Gianbathista parut enchanté d'avoir pour voisin ce jeune écolier, dont la bienveillante figure contrastait avec l'air curieux et mutin de ses autres compagnons d'étude.

— Comment vous nommez-vous ? lui demanda son gentil voisin, qui, lui, s'appelait Beppo.

— Gianbathista.

— Quel nom à faire perdre haleine ! murmurèrent ironiquement quelques voix.

— Où êtes-vous né ? reprit vivement Beppo, afin de couvrir par sa voix celle de ses malicieux camarades.

— A Pergola, répondit notre jeune artiste.

— A Pergola, répéta Beppo. Il me vient une idée; si vous preniez le nom de votre ville natale, que vous vous appeliez Pergolèse, par exemple, ce serait plus harmonieux pour un musicien.

— Vous avez raison, dit Gianbathista. Dès ce jour, mon nom sera Pergolèse, et je vous prie de ne jamais m'en donner d'autre.

Un violent coup de sonnette, partant de la chaire du professeur, vint interrompre l'entretien des deux jeunes gens.

Toutes les têtes se levèrent attentives, le silence se fit, et la leçon de musique commença.

III

Ce fut là l'origine du beau nom de Pergolèse que l'on ne prononce jamais sans admiration, tant il rappelle d'harmonieux souvenirs et de douces vertus.

Comme il serait trop long de suivre notre jeune musicien durant le cours de ses études et de ses charmantes relations avec son bon ami Beppo, nous nous bornerons à dire qu'il profita si bien des savantes leçons de ses maîtres, qu'à quatorze ans il composait déjà des mélodies religieuses d'une telle beauté, que tous les connaisseurs commençaient à pressentir en lui un futur artiste du plus haut mérite.

Désirant que rien dans sa vie ne se trouvât

en désaccord avec les sublimes harmonies qui vibraient en son âme, Pergolèse, au lieu de se livrer exclusivement à ses études de musique, avait grand soin de consacrer plusieurs heures par jour au développement de ses connaissances morales et religieuses, si bien que l'on avait autant d'estime pour l'élévation de son esprit que pour la profondeur de son talent.

Jamais le prince Stigliano n'était si heureux que lorsqu'il conduisait son cher protégé dans une réunion d'hommes capables de l'apprécier. Les éloges que l'on prodiguait alors au jeune artiste lui allaient droit au cœur; on eût dit un bon père se réjouissant des triomphes de son fils.

Pergolèse n'avait pas encore seize ans quand il composa un magnifique oratorio pour les révérends Pères de l'Oratoire, qui devinrent dès lors ses plus grands admirateurs.

Nommé ensuite maître de chapelle à Notre-Dame de Lorette près de Rome, il quitta Naples, et alla s'installer dans sa nouvelle résidence, où il continua à travailler à ses compositions religieuses avec plus d'ardeur que jamais.

Cependant, ayant été appelé à Rome quelques années après, il fit plusieurs opéras d'un grand mérite, mais que les Romains de ce temps-là n'apprécièrent point à leur valeur.

Découragé par cette déception et souffrant déjà de la maladie de poitrine qui devait le conduire à la tombe, il prit la résolution de vivre désormais dans la solitude et d'y consacrer tout son temps à sa musique de prédilection.

Il revint donc près de Naples, loua une petite maison sur les bords de la mer, et se remit à méditer et à prier, comme aux jours de sa première jeunesse.

Ce fut là, dans l'isolement le plus complet et en présence des imposantes scènes de la mer, qu'il composa son *Salve Regina* et ensuite son *Stabat*.

Mais la mort s'avançait peu à peu vers cette précieuse existence, qui aurait pu produire encore tant de chefs-d'œuvre.

Bientôt le noble front du jeune artiste se pencha sous la souffrance, ses mains laissèrent tomber la plume pour s'élever vers le ciel,

afin d'implorer miséricorde de la Justice divine.

Un vénérable prêtre fut appelé près du lit du mourant, qui se confessa et communia avec la foi la plus vive, et un instant après Pergolèse avait cessé de vivre, quoiqu'il n'eût encore que vingt-neuf ans.



CHARLES

DE STEUBEN

CHARLES DE STEUBEN

I

Dans un modeste logement d'un quatrième étage à Paris, vivait, avec ses deux fils, une digne veuve dont la tendre piété faisait l'édification de tout le quartier.

Chaque matin elle se rendait à l'église voisine avec ses enfants, quoique l'un pût avoir déjà près de vingt-cinq ans, et en revenait toujours avec le visage paisible et doux d'une pieuse

femme qui vient d'élever son cœur vers le ciel, par des prières ferventes.

A sa mise simple et à celle de ses fils, au peu de dépense qu'elle se permettait dans son petit ménage, on devait supposer qu'elle n'était pas dans l'aisance ; mais plus d'une mère favorisée de la fortune aurait pu envier son bonheur ; car ses enfants étaient pour elle une véritable source de joies et d'espérances, qui la consolaient du passé, la soutenaient dans le présent et la faisaient sourire à l'avenir.

Le plus jeune, âgé de quinze ans, suivait ses classes avec assez de succès et se destinait à l'état militaire, tandis que l'aîné se rendait tous les jours à l'atelier du célèbre peintre Gérard, afin de s'y perfectionner de plus en plus dans la peinture, art pour lequel il était doué des plus heureuses dispositions.

Si on eût pu voir ces deux bons fils, lorsque, vers le soir, ils revenaient embrasser leur mère et lui détailler l'utile emploi qu'ils avaient fait de leur journée, on aurait compris pourquoi les traits de la digne femme exprimaient sans cesse le calme et la satisfaction , pourquoi elle sem-

blait si heureuse quand elle venait de prier pour les deux chers enfants qu'elle avait à ses côtés.

Veuve d'un lieutenant colonel qui, ayant émigré en Russie dès sa jeunesse, s'était élevé à son grade honorable par son courage et sa belle conduite, madame de Steuben ne possédait qu'une petite pension que lui faisait l'empereur Alexandre.

Son fils aîné ayant quitté l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg pour se rendre à Paris afin d'y poursuivre ses études de peinture, elle s'était décidée depuis peu à venir le rejoindre avec son autre fils, afin qu'il n'eût point à se préoccuper des détails de son existence.

Il est des femmes qui, par leur économie et le bon emploi qu'elles font de leurs faibles ressources, savent en doubler la valeur. Madame de Steuben était de ce nombre; aussi parvenait-elle à élever ses deux enfants avec un revenu qui, pour d'autres ménagères, aurait été la misère, le dénuement.

Cependant la Providence, qui toujours protège la vertu, l'amour de l'ordre et du travail,

ne devait pas tarder à répandre de nouvelles bénédictions sur cette intéressante famille, dont tous les membres se montraient si dignes d'un sort prospère par leur noble et sage conduite.

Nos lecteurs verront bientôt par quel concours de circonstances la tendre mère et ses deux fils se trouvèrent tout à coup dans une existence aisée après avoir vécu longtemps d'économie pour ne pas dire de privations.

II

L'atelier de l'illustre peintre Gérard était le rendez-vous de tous les connaisseurs, non seulement de Paris, mais encore de l'étranger.

Chacun s'empressait de venir admirer les magnifiques toiles du grand artiste, ainsi que celles de ses nombreux élèves, parmi lesquels plusieurs se distinguaient déjà de manière à faire présager qu'ils seraient dans l'avenir des peintres d'un haut mérite.

Un jour que le maître, avec sa belle tête pleine d'inspiration et de bienveillance, examinait au milieu de ses disciples un tableau important qu'il devait livrer le soir même, un inconnu, à l'attitude fière et digne, aux ma-

nières polies et distinguées, se présenta à l'atelier et vint se placer avec admiration devant l'œuvre de Gérard.

— Honneur à vous, illustre maître! s'écria-t-il lorsqu'il l'eut contemplée un instant en silence. Honneur à ce sanctuaire du travail qui se trouve éclairé par le splendide rayon de votre génie! Je suis heureux de vous connaître enfin, vous dont la renommée retentit dans les pays les plus éloignés, et je félicite vos jeunes élèves de pouvoir ainsi travailler sous votre savante direction.

Tous les yeux se portèrent sur le noble étranger, et Gérard, après l'avoir remercié de ses éloges, lui proposa de faire le tour des chevalets de ses studieux disciples, ce qui fut accepté avec empressement par le visiteur.

Un mouvement électrique se produisit alors parmi les jeunes artistes; chacun se hâta de faire disparaître tout ce qui pouvait blesser le regard de l'étranger, dans lequel tous semblaient avoir reconnu un personnage de haute distinction.

— Bien, très bien, courage, mon ami! cela

promet, vous réussirez, disait l'étranger en s'arrêtant devant chaque toile.

Puis, étant arrivé en face d'une esquisse à laquelle travaillait un grand jeune homme aux yeux profonds, au front large et pensif, il s'écria avec animation :

— Ah ! je reconnais ici l'étincelle du maître s'activant dans un esprit fécond ! Recevez mes compliments sincères, mon ami ; cette esquisse présage un grand talent, par la hardiesse des lignes, l'harmonie de l'ensemble et la délicatesse des détails. Comment vous nommez-vous, jeune homme ? je désire prendre votre nom sur mon carnet ; car je serai heureux plus tard d'avoir prédit aujourd'hui votre gloire future, si, comme j'aime à l'espérer, vos courageux efforts sont couronnés du succès qu'ils méritent.

— Je me nomme Charles de Steuben, Monsieur, répondit le jeune artiste d'une voix étouffée par l'émotion. Je suis fils d'un lieutenant-colonel qui servit longtemps en Russie, et j'ai fait moi-même mes premières études de peinture à l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg.

Ces paroles parurent augmenter encore l'intérêt de l'étranger.

— Quel âge avez-vous, mon ami? demanda-t-il de nouveau.

— Vingt-cinq ans, répondit le jeune de Steuben; mais, Monsieur, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à mes modestes travaux, veuillez, je vous prie, m'accorder une nouvelle faveur.

— Laquelle?

— Celle de mettre sous vos regards bienveillants un de mes tableaux terminés, dit le jeune artiste, après avoir examiné le visage de maître Gérard pour s'assurer de son approbation.

— Avec plaisir, mon ami, avec grand plaisir, dit vivement le visiteur.

Et il suivit aussitôt le jeune de Steuben qui le conduisit dans une galerie attenante à l'atelier et où se trouvaient suspendues bon nombre de toiles complètement achevées.

Celle qu'avait peinte de Steuben, représentait Pierre le Grand sur le lac Ladoga. La frayeur des matelots, le ciel embrasé, la fureur des

flots agités par la tempête, formaient un cadre si saisissant autour de l'imposante figure du czar, quand, s'emparant du gouvernail, il dit aux matelots : « Vous ne périrez pas, Pierre est avec vous, » que le noble étranger en parut émerveillé.

— Ce tableau a-t-il été exposé? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur, en 1812.

— Alors, je vous l'achète et vous accorde en retour pendant cinq ans une pension de trois mille francs, reprit vivement l'inconnu.

— Ah! Monsieur, je reste confondu de tant de générosité, balbutia le jeune artiste en baissant la tête, comme s'il eût été humilié d'accepter une offre qui lui semblait plutôt être un bienfait qu'une juste rétribution de son travail.

— Allons, le marché est conclu, n'est-ce pas? repartit l'étranger. Je vous ferai remettre ce soir votre pension de l'année courante, et l'on me rapportera votre tableau, auquel je tiens d'autant plus que j'en connais le jeune et modeste auteur.

— Mais qui êtes-vous donc, Monsieur, pour

vous montrer si libéral envers moi ? demanda de Steuben qui ne pouvait croire encore à son bonheur.

— Vous voulez me connaître, mon ami? Je comprends cela, puisque nous traitons ensemble une affaire importante. Sachez donc que je suis Alexandre, l'empereur de Russie, et vous comprendrez qu'en me montrant généreux à votre égard, j'accomplis un double devoir, celui d'encourager les efforts d'un artiste de mérite et de récompenser en même temps les services du vaillant officier qui fut votre père.

— Soyez béni, mille fois béni, illustre empereur! murmura le jeune homme avec un mélange de stupéfaction et de ravissement.

— Vous ne pouviez choisir un protégé plus digne de vos bienfaits, noble prince, dit à son tour maître Gérard en s'inclinant avec respect. Croyez qu'il s'appliquera toujours à mériter votre bienveillante protection, et que, de mon côté, je ne négligerai rien pour que votre favorable prédiction à son égard s'accomplisse un jour selon votre désir.

On s'explique facilement les bruyantes excla-

mations de surprise auxquelles se livrèrent les élèves de l'atelier, lorsqu'après le départ de l'empereur Alexandre, maître Gérard leur apprit qui il était, et leur annonça la généreuse protection qu'il accordait à leur camarade.

Charles de Steuben était aimé de tous ; aussi ne songea-t-on qu'à se réjouir de son heureuse chance.

Avec la permission du maître, une fête s'organisa aussitôt, et le vaste sanctuaire du travail, pour nous servir de l'expression de l'empereur, ne tarda pas à prendre le souriant aspect d'une salle de festin.

III

Madame de Steuben préparait, comme à l'ordinaire, le frugal repas du soir, quand son fils Charles accourut vers elle, la serra dans ses bras, et lui dit avec une joyeuse précipitation :

— Réjouissez-vous, tendre mère, nous sommes riches, bien riches. A l'avenir, vous ne serez plus forcée de vous torturer l'esprit pour faire beaucoup avec peu. Réjouissez-vous, nous allons être heureux, bien heureux !

— Explique-toi, cher enfant, qu'as-tu ? d'où te vient cette agitation ? demanda la digne femme en essuyant avec sollicitude la sueur qui ruisselait sur le front de son fils.

— Approche-toi, Henri, dit le jeune artiste en s'adressant à son frère cadet qui le regardait avec étonnement d'une petite table devant laquelle il écrivait ses devoirs de classe. Asseyez-vous là tous les deux près de moi, tout près de moi, afin que je sois bien sûr que vous ne perdrez pas un mot de ce que j'ai à vous apprendre.

Alors il raconta la visite de l'empereur Alexandre à l'atelier, son affectueux entretien avec lui, son incroyable libéralité à son égard, et termina en déposant sur les genoux de sa mère les trois mille francs de la première année de pension qui, selon la promesse de son noble bienfaiteur, lui avaient été remis dans la soirée par un écuyer, en échange de son tableau.

Il est des joies que l'on ne peut rendre; aussi n'essayerons-nous pas de dire avec quel élan de bonheur, de reconnaissance et d'admiration, madame de Steuben serra son fils sur son cœur, dès qu'il eut cessé de parler.

— Ah! pourquoi ton pauvre père n'est-il plus là pour partager notre félicité? dit-elle

d'une voix profondément émue. Qu'il serait heureux du bon souvenir qu'a conservé de lui l'illustre empereur ! Comme il t'aimerait, mon Charles bien-aimé ! comme il serait fier de tes succès, fier de ton talent !

— Maintenant nous allons pouvoir faire un charmant officier de notre petit Henri, reprit le jeune artiste, afin de détourner l'esprit de sa mère de ses tristes souvenirs par de souriantes espérances. Il continuera ses études, et, au lieu de partir le sac sur le dos, il se rendra dans une école militaire dont il sortira avec l'épaulette.

— Merci, frère ; tu es notre soutien, notre bienfaiteur, répondit Henri en serrant affectueusement la main de son frère.

— Le Ciel te bénira pour tout le bien que tu nous fais, cher enfant, ajouta la tendre mère. Ton avenir sera grand et beau, l'empereur l'a dit, et mon cœur le pressent. Continue donc à t'avancer avec confiance dans ta noble carrière ? Quant à nous, notre principale occupation sera de te chérir comme tu le mérites, et de te rendre la vie aussi agréable que possible.

Toute la soirée se passa ainsi pour l'heureuse famille ; puis, quand vint l'heure de se séparer, la pieuse mère s'agenouilla, ce qu'imitèrent ses fils, et tous trois élevèrent la voix avec reconnaissance pour remercier Dieu et le supplier de les protéger toujours.

IV

Cinq ans plus tard, Charles de Steuben touchait pour la dernière fois sa pension de trois mille francs; mais elle ne lui était plus nécessaire, il avait réussi, comme peintre, au delà même des espérances de l'empereur Alexandre.

Son frère Henri était sorti de l'école avec l'épaulette d'officier. Lui vivait heureux près de sa mère, dans un agréable logement, où il se voyait entouré de tout ce qui peut charmer l'existence. Qu'aurait-il pu implorer de la Providence qu'il n'eût déjà reçu de sa main libérale?

Ce fut vers cette époque, c'est-à-dire en 1819, qu'il exposa son magnifique tableau de l'Evêque saint Germain recevant les trésors et la vaisselle

du roi Childéric pour les distribuer aux pauvres, œuvre qui lui valut une médaille d'honneur et que l'on admire encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Après ce nouveau succès, Steuben quitta l'atelier de Gérard, et ne tarda pas à se marier à une femme qui, par ses vertus et ses aimables qualités, vint augmenter encore la charmante félicité dont il jouissait déjà.

Il fit alors le Serment des trois Suisses, qui est un de ses principaux chefs-d'œuvre; puis Guillaume Tell s'élançant de la barque de Gessler.

Cet admirable tableau, conservé au Palais-Royal, disparut à la révolution de 1848, et n'a pas été retrouvé encore.

Il peignit depuis, dans une salle du Conseil d'Etat, l'Innocence se réfugiant dans les bras de la Patrie, et plusieurs autres toiles qui lui valurent la croix de la Légion d'honneur.

Il venait de terminer le Christ au Calvaire, lorsqu'il fut nommé directeur des cours de dessin à l'Ecole polytechnique, et, un peu après, il reçut du roi de Prusse le grade de chevalier de l'Aigle rouge.

En 1844, il partit pour Saint-Pétersbourg avec sa femme et sa mère, et y continua ses laborieux travaux avec la même ardeur qu'à Paris.

L'œuvre la plus remarquable qu'il fit en Russie fut une série de sept grands tableaux religieux qui ornent encore la cathédrale de Saint-Isaac.

Tout en se livrant ainsi à sa féconde activité, il donnait des leçons de peinture à son fils Alexandre, qui depuis se montra digne, par son talent, de la glorieuse renommée de son père; et un pauvre garçon sans fortune recevait également de lui des leçons dévouées ainsi qu'une généreuse hospitalité.

On raconte que, quelques années plus tard, l'illustre peintre vit entrer chez lui son jeune protégé, qui s'élança dans ses bras en s'écriant :

— Je viens de recevoir la croix d'honneur, mon maître, mon bienfaiteur ! Je vous l'apporte, car à vous surtout en revient la gloire.

Le bon Steuben en pleura de joie, et toute la maison fut en fête le reste du jour.

Charles de Steuben était en Russie depuis dix ans, lorsqu'il ressentit les premières étreintes

de la maladie qui devait le conduire à la tombe.

Après une violente attaque, dont il resta paralysé, les médecins lui conseillèrent de retourner en France, et il revint à Paris avec sa famille ; son mal s'y aggrava de plus en plus.

Deux autres attaques le reprirent, et, malgré les tendres soins qui lui furent prodigués, il ne tarda pas à succomber sous le poids accablant de ses souffrances.

Il mourut le 22 novembre 1856, à l'âge de soixante-sept ans, en recommandant son âme à Dieu et en penchant son front sous les paroles de miséricorde du digne prêtre qui l'avait administré.

POUSSIN

POUSSIN

I

Nicolas Poussin naquit en 1573, dans la petite ville des Andelys, en Normandie.

Au moment où il était prêt à se lancer sérieusement dans la noble carrière qu'il illustra plus tard de tant de chefs-d'œuvre, son père, vieux gentilhomme, qui n'avait cessé de guerroyer sous Charles IX, Henri III et Henri IV, venait de se retirer dans sa modeste propriété de Normandie, et s'y reposait de ses longues fatigues, entouré

des soins affectueux de sa chère femme, Marie de Laisement.

Quoique le vaillant Jean Poussin eût reconnu par sa propre expérience que le métier des armes n'enrichit pas, il avait appris avec grand déplaisir que son fils Nicolas passait ses jours le pinceau à la main et ne paraissait nullement disposé à suivre ses glorieuses traces.

Il s'en plaignait souvent à sa digne femme, qui, tout en filant sa quenouille, lui répondait de sa voix douce :

— Que voulez-vous, mon ami? notre fils est pieux, intelligent et bon ; il a pressenti sans doute que Dieu l'appelait dans la voie des arts : laissons-le agir librement; quoi qu'il fasse, les grâces du ciel ne lui seront pas refusées.

Alors les regards du vieux gentilhomme se levaient tristement vers sa rapière et son baudrier, qu'il avait eu soin de suspendre au mur de la chambre où le retenaient ses rhumatismes, et un long soupir s'échappait péniblement de sa poitrine.

Nicolas avait pour maître de peinture Quentin Varin, ami de Jean Poussin et artiste assez

estimé par les connaisseurs des Andelys ; mais cela ne suffisait pas pour rassurer le pauvre père au sujet de son fils.

— Je ne doute par que mon cher Quentin ne réunisse tous ses efforts pour en faire un peintre, disait-il ; mais à quoi cela le mènera-t-il ? Les plus célèbres artistes ont langui dans la pauvreté : que doit-il advenir à celui qui n'a qu'un médiocre talent ?

Cependant le jour n'était pas éloigné où le vieillard allait être appelé à se prononcer définitivement sur cette grave question.

Un matin que Nicolas n'était pas descendu à son heure habituelle pour prendre part au déjeuner, sa tendre mère monta avec inquiétude dans sa chambre, et le trouva la tête appuyée sur l'une de ses mains et paraissant absorbé dans les plus sérieuses réflexions.

— Qu'as-tu donc, mon enfant ? s'écria-t-elle en apparaissant sur le seuil du cabinet du jeune peintre. Je crois deviner ta peine ; ne crains rien, fais-moi ta confidence. Ce n'est pas en moi, qui ai toujours défendu ton inclination, que tu rencontreras le blâme et la sévérité. Te faut-il quelque

chose? as-tu besoin de pinceaux, de couleurs? Nous sommes pauvres, mais pour toi nous saurons nous imposer des privations.

— Non, ma bonne mère, répondit tendrement le jeune homme en attachant sur celle-ci ses beaux yeux pleins d'inspiration; je n'ai aucun besoin matériel. L'aveu que vous me demandez me coûte beaucoup; car je sais d'avance qu'il vous affligera; cependant, si j'hésitais à le faire, je manquerais à un devoir sacré.

— Eh bien? reprit la chère dame, d'une voix à la fois douce et craintive.

— Eh bien, j'en suis arrivé à un temps d'arrêt pernicieux pour mon avenir, dit vivement Nicolas : l'excellent Quentin Varin, envers qui j'aurai une éternelle reconnaissance, ne peut plus rien m'enseigner. J'étouffe dans notre petite ville des Andelys, où me manquent les éléments d'instruction et des modèles variés.... C'est Paris, et Paris seulement qui me donnera tout cela.

— O ciel! qu'as-tu dit? s'écria la pauvre mère avec effroi. Comment, tu songerais à nous quitter? tu nous causerais cette cruelle douleur?

— De grâce, ma bonne mère, ne parlez pas ainsi, vous m'ôteriez toute confiance, répondit le jeune peintre. Ne croyez pas qu'il y ait chez moi un désir insensé de changement, que j'aspire à m'éloigner uniquement pour voir du pays. Ce serait l'acte d'un mauvais fils ; et jamais Nicolas Poussin ne sera un fils ingrat. Dans le plan que j'ai formé, il n'y a que le juste désir de l'étude et du progrès.

— Je te comprends, mon fils; cependant écoute-moi : maître Quentin a du mérite, il a brillé tour à tour à Amiens et aux Andelys....

Le jeune homme secoua la tête en souriant.

— Pardon, ma bonne mère, dit-il; mais à Rome et à Florence, il faut bien d'autres titres.... Oh ! excusez-moi! je vous cause du chagrin.... Je pense à tant de noms illustres, à tant d'hommes de génie, aux Raphaël, aux Michel-Ange, aux Léonard de Vinci, aux Giotto.... O ma mère, voilà les maîtres! voilà les chefs-d'œuvre!... Vous comprenez, n'est-ce pas, ma tendre mère, que je n'arriverai jamais au but, si je ne puis un jour observer de près des modèles de ce genre.

La pauvre femme pencha tristement la tête et sembla réfléchir.

— En admettant, dit-elle enfin, que ton père, sur nos instances, veuille bien consentir à ton départ, songe combien de périls te menacent dans cette existence d'isolement! Qui te protégera? nous n'avons pas d'amis si loin. Aux jours d'affliction, qui te consolera?

— Votre souvenir, répondit Nicolas avec tendresse.

— Qui te soutiendra dans ton travail?

— L'amour de la gloire, ma chère et bonne mère.

Mme Poussin paraissant à demi ébranlée, le jeune artiste devint plus pressant, plus persuasif encore; si bien qu'il finit par obtenir de sa mère la promesse qu'elle plaiderait chaleureusement sa cause.

La résistance du père fut longue; mais sa digne femme, malgré sa douleur, sut trouver des paroles si éloquentes que sa voix finit par être entendue.

II

Arrivé à Paris, Nicolas Poussin n'y trouva aucun des grands maîtres qu'il avait espéré y rencontrer. Il entra successivement dans les ateliers de Ferdinand Ells de Malines, de Lallemant, artiste lorrain, sans qu'il pût trouver dans leurs conseils ce grand sentiment de l'art que pressentait son âme.

Un gentilhomme du Poitou, grand amateur de peinture, remarqua ce jeune homme à la figure noble et studieuse, apprécia ses essais et eut la pensée de le conduire chez un de ses amis, mathématicien du roi aux galeries du Louvre, possesseur d'une belle collection de gravures d'après Raphaël et Jules Romain,

et même des dessins originaux des grands maîtres.

Dès lors le jeune Nicolas parut heureux; il passait des heures entières en contemplation devant les admirables compositions des deux grands artistes. La pureté de correction du premier et la fierté de dessin du second devinrent l'objet de ses études. Ce fut véritablement sa première école et la source où il puisa, suivant la parole d'un de ses biographes, le lait de la peinture et la vie de l'expression.

Mais il fallut bientôt s'arracher à ces douces et utiles jouissances. Son protecteur, qui eût désiré s'attacher un jeune homme de si belle espérance, fit des instances près de lui pour le déterminer à un voyage dans le Poitou. Sa pensée était de l'occuper dans son château et d'embellir ses salons par des tableaux dont il appréciait à l'avance le mérite.

Le désir du gentilhomme devait échouer devant la volonté de sa mère. Poussin s'était arraché à ses chères études; la reconnaissance lui avait fait un devoir de déférer à la sollicitation de son protecteur; mais l'accueil de la

châtelaine fut bien loin de répondre à son attente. Cette excellente dame, qui n'avait ni le goût ni l'idée même des arts, ne put jamais se persuader que son fils lui amenât un hôte pour broyer des couleurs et tracer des figures ou des paysages sur la toile :

— Nous n'avons pas besoin de ces barbouilleurs, disait-elle à son fils, vous avez déjà perdu beaucoup de temps à les fréquenter, ajoutait-elle ; mais si ce jeune homme veut rester, s'il a de l'aptitude et le goût du travail, nous l'employerons utilement ; il pourra même tenir nos comptes et nous servir d'intendant, car il a la figure honnête et de bonnes manières.

Il ne fut pas possible de détromper la bonne dame ; et Nicolas, qui avait trop de délicatesse pour être l'objet de dissensions entre le fils et la mère, après quelques semaines de séjour, se mit en route et regagna Paris, fort peiné et fort fatigué, avec la pensée de retourner avant peu chez ses chers parents.

— Je rétablirai près d'eux ma santé ébranlée, se disait-il ; puis je me remettrai à travailler avec ardeur, et quand j'aurai amassé une somme

suffisante, je me rendrai à Florence, d'où il me sera facile de gagner Rome.

Un an après, il arrivait en effet à Florence; de nouvelles déceptions l'y attendaient, si bien qu'il ne se sentit pas le courage d'aller plus loin, et revint à Paris, pauvre, méconnu et profondément découragé.

C'était en 1623. Les Jésuites, voulant célébrer avec pompe la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François Xavier, et consacrer, dans une suite de tableaux, les principaux événements de la vie de ces deux saints, se disposaient à mettre ce travail au concours.

Nicolas s'y présenta, et dans l'espace de six jours, il créa six tableaux, grâce à l'habitude qu'il avait acquise de peindre à la détrempe.

Il n'y eut qu'un cri d'admiration.... Poussin venait de révéler à la France son puissant génie.

Recherché dès lors par tous les connaisseurs, il aurait pu se faire à Paris un sort assez brillant; mais son rêve se portait toujours vers Rome. Il se lia à cette époque avec le cavalier Marini, que Marie de Médicis avait attiré en France, et qui l'occupa à des travaux peu en harmonie avec

le caractère grave et sérieux de notre artiste, qui au moins, dans les compositions qui lui furent confiées, s'efforça à réunir la grâce et la décence.

Nicolas Poussin donna à cette époque un nouvel exemple de la délicatesse qui faisait le fond de son caractère. Marini partait pour Rome, et voulut se faire accompagner du peintre français. Nulle proposition ne pouvait être plus agréable à Poussin ; mais il avait en main, en ce moment, un tableau de *la Mort de la sainte Vierge* pour la corporation des orfèvres de Paris, et il crut de son devoir de le terminer avant de se mettre en route.

Lorsqu'il eut accompli la tâche qu'il s'était imposée, il entreprit, pour la troisième fois et seul, le voyage de Rome ; il y arriva au printemps de l'année 1624, et y rejoignit Marini, avec lequel il se proposait de visiter les musées et les monuments de la ville éternelle. L'étude de la poésie et de l'histoire avait, en exerçant son imagination et son jugement, accru en lui le désir, sur cette terre classique des arts, de voir se réaliser les conceptions des poètes et les récits des historiens.

Il ne jouit pas longtemps de ces avantages si précieux pour lui : Marini mourut dans un voyage qu'il fit à Naples, non toutefois sans l'avoir fait recommander au cardinal Barberini, depuis Urbain VIII. Mais le départ précipité du cardinal pour les légations de France et d'Espagne laissa Poussin à lui-même, et l'ère des épreuves recommença pour lui.

C'est alors qu'il fit ses deux grands tableaux de bataille, qu'il ne vendit que quatorze écus, et son admirable tableau de la *Peste des Philistins*, qui ne lui fut payé que soixante écus.

A cette époque, Rome artiste se partageait en deux camps rivaux et ennemis : Poussin se fit le défenseur du Dominiquin contre l'école exclusive du Guide.

Pendant que les jeunes peintres allaient presque tous copier à Saint-Grégoire le *Martyre de saint André* du Guide, l'artiste français s'était attaché au tableau représentant le même sujet et peint par le Dominiquin. Mais bientôt, ayant appelé l'attention sur le mérite de ce chef-d'œuvre, et ayant surtout fait remarquer la force de l'expression qui le place au premier rang, il

parvint à modifier l'opinion et à y ramener la foule des peintres. Le Dominiquin, alors souffrant et malade, et qu'il ignorait vivre encore, apprenant ce qui s'était passé, se fit transporter au lieu même, et se jetant dans les bras du jeune peintre,

— Honneur à la France et à vous, lui dit-il, vous êtes mon ami; j'aime à vous donner publiquement ce nom. Vous rétablissez l'honneur de l'art et la mémoire de l'artiste méconnu par les siens.

Vers la même époque, on présenta à Poussin un tableau du même maître, *la Communion de saint Jérôme*, comme une mauvaise toile à effacer, et sur laquelle il aurait pu peindre un autre sujet. Notre généreux artiste, indigné d'une telle injustice, rehaussa dans une leçon publique la valeur de cette belle œuvre, et ne craignit pas, en l'assimilant à *la Transfiguration* de Raphaël, de la proclamer l'un des chefs-d'œuvre de la peinture.

Tout en préférant ouvertement le Dominiquin au Guide, la prudence et la modération de Poussin l'empêchèrent de prendre part directe-

ment aux querelles envenimées des deux rivaux. Néanmoins, sans qu'on pût bien en assigner la cause, un jour, en regagnant son logis, il fut assailli par des soldats près de Monte-Cavallo. Il opposa son portefeuille aux attaques dont il était l'objet, et reçut un coup de sabre entre le premier et le deuxième doigt. Heureusement que cette blessure n'eut pas de gravité et ne priva pas l'artiste du moyen de produire de nouvelles œuvres.

A peine échappé à cet accident, il tomba très sérieusement malade, et reçut une hospitalité généreuse et dévouée dans l'honnête famille de Jacques Dughet. Il n'est pas douteux qu'il dut son rétablissement aux soins qui lui furent prodigués par son digne compatriote. Toujours guidé par son cœur sensible et délicat, Poussin, plein de reconnaissance, épousa, en 1629, Anna-Maria, une des filles de son hôte. Il n'en eut pas d'enfants ; mais voulant perpétuer sa gratitude, il adopta un des jeunes frères de sa femme, Guaspre (Gaspard) Dughet, auquel il donna son nom, et qui se distingua aussi comme paysagiste et comme graveur.

La dot de sa femme avait servi à l'acquisition d'une petite maison sur le mont Pincio, d'où l'on jouissait des plus beaux aspects de Rome ; à côté se trouvait l'habitation de Salvator Rosa, en face celle de Claude Lorrain. Dans cet illustre voisinage il alla vivre paisiblement avec sa femme et son beau-frère, s'adonnant tout entier à son art.

La fortune commença alors à lui sourire.

Le pape Urbain VIII, étant de retour à Rome, le chargea d'ouvrages importants, ainsi que plusieurs grands seigneurs, et le cardinal de Richelieu lui commanda lui-même différents tableaux historiques.

Ces tableaux excitèrent si vivement l'admiration du ministre souverain, qu'il fit à Poussin les propositions les plus magnifiques pour le faire revenir à Paris ; ce qui effraya étrangement le célèbre artiste.

Cependant les sollicitations de Richelieu devenant de plus en plus pressantes, Nicolas Poussin dit tristement adieu à sa jeune femme et partit pour la France.

III

Poussin reçut à Paris le titre de peintre du roi, avec une pension de mille écus. On le chargea de la direction des travaux du Louvre et des maisons royales. Une belle maison, située dans le jardin des Tuileries et meublée avec soin, fut mise à sa disposition ; rien ne fut négligé par Richelieu pour que le grand peintre s'estimât satisfait de sa nouvelle position. Mais, au milieu de cette vie de splendeurs, Poussin ne cessait de regretter sa modeste retraite du mont Pincio, où il avait laissé sa chère et bonne femme ; aussi prétexta-t-il un jour la nécessité pour lui de mettre ordre à ses affaires domestiques, pour retourner à Rome, et il n'en revint pas.

De retour chez lui, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur, et conserva toujours le titre et les honoraires de premier peintre du roi.

Son activité ne se ralentit pas un seul instant, même au milieu des souffrances dont il fut accablé dans les dernières années de sa vie.

Le plus grand chagrin qu'il éprouva fut de perdre sa femme bien-aimée, à laquelle il ne survécut qu'un an.

Dès le mois de janvier 1665, il avait mandé à un de ses amis qu'ayant, depuis quelque temps, abandonné ses pinceaux, il ne pensait qu'à se préparer à la mort. « J'y touche du corps, » disait-il : mot admirable qui manifestait sa ferme croyance à l'immortalité de l'âme. Il avait présents à la pensée les impressions et les sentiments qu'il a si souvent retracés dans ses sujets, et qui nous montrent combien il était pénétré et plein des livres saints dont il avait fait sa principale étude.

Il mourut en chrétien zélé, le 19 novembre 1665, après avoir passé en ce monde soixante-douze années.

Son service funèbre, auquel assistèrent tous

les peintres de l'académie de Saint-Luc, les artistes français, les amateurs des beaux-arts et plusieurs seigneurs et cardinaux, fut célébré à Saint-Laurent *in Luciná.*

L'abbé Nicaise, chanoine de Dijon et ami particulier de Poussin, fit une inscription pour sa tombe ; et Bellori, son historien, y ajouta des vers latins dont le dernier dit : *Il vit encore et parle par ses tableaux.*



FIN

TABLE

Le Corrège. 5

Pergolèse. 87

Charles de Steuben. . . . 103

Nicolas Poussin. . . . , 125

— Lille. Typ. J. Lefort. 1886 —

